

GUILLAUME GARVANESE

LE DEUXIEME SENTIER



GARGA

GUILLAUME GARVANESE

Le deuxième sentier

roman



Editions Garga

« Always look on the bright side of life. »
Monty Python's Life of Brian

Le deuxième sentier

Prologue

Depuis plusieurs jours, la tempête faisait rage. Personne ne l'avait vu venir. Au commencement, il ne s'agissait que d'un unique nuage qui avait stagné là pendant quelques jours. Les enfants, allongés sur l'herbe, s'étaient amusés à imaginer toutes sortes d'animaux et de formes rigolotes dans les volutes opaques de ce gros morceau de coton. Mais rapidement, le nuage était devenu menaçant. Il s'était mis à s'étendre et à s'obscurcir, plongeant la vallée dans la pénombre. Le vent avait commencé à se lever. D'une douce brise qui caressait les cheveux et faisait onduler le linge dans les jardins, le vent s'était transformé en violentes rafales qui tourbillonnaient dans la vallée en hurlant. Puis la pluie s'était abattue. Et avec elle, l'orage. Celui-ci lançait ses éclairs sur la ville et la plongeait dans le noir par intermittence.

L'unique route qui serpentait entre les collines jusqu'au village de Salagnac était maintenant submergée. À travers

Le deuxième sentier

l'épais rideau de pluie qui balayait la vallée, les phares des voitures prenaient des allures de feux de détresse. Il était devenu presque impossible de distinguer le jour de la nuit. À la sortie du village, une lumière bravait seule l'obscurité ; face aux intempéries, le Canard Pimpant était devenu le refuge des naufragés de ce début d'automne.

Ce soir-là, une dizaine de manteaux pendaient tristement sur les vieilles chaises en bois, mais personne ne semblait prêter la moindre attention aux flaques d'eau qui grandissaient sous chaque vêtement. Dans un coin du bistrot, un morceau de Charlie Parker s'échappait d'un antique juke-box autour duquel trois adolescents parlaient à voix basse. Derrière le zinc, le patron, un gros homme aux allures de bûcheron canadien, essuyait un verre en lorgnant sur l'une des deux seules tables occupées. Quatre vieux du coin y étaient assis et regardaient leurs bières en silence. L'odeur âcre du tabac froid se répandait dans la salle.

- Sacré temps hein ? lança, le patron en jetant un regard noir aux vitres ruisselantes.

- Ah ça... jamais vu un truc pareil. À vous faire pourrir de l'intérieur, grommela un vieux bonhomme qui n'avait pas enlevé sa capuche de marin.

Les trois autres acquiescèrent distraitement. Le mauvais temps avait fini par gagner les esprits. Il pleuvait dans le cœur des habitants. Même le saxophone de Charlie Parker résonnait plus tristement qu'avant.

C'est à cet instant qu'une gigantesque déflagration

Le deuxième sentier

résonna dans toute la vallée. La porte du bistrot s'ouvrit violemment dans un éclair de lumière. Pendant un bref instant, les clients médusés aperçurent une silhouette hirsute et dégoulinante se dessiner dans l'encadrement de la porte. Une bourrasque de vent s'engouffra et infligea comme une gifle à tous le douloureux rappel de la météo infernale qui régnait à l'extérieur.

- Ah la vache ! Mais ça tourne à l'ouragan cette saloperie de sale temps ! s'écria la créature en refermant la porte du bistrot.

- Salut p'ti Piou, dit le patron en ramassant les débris du verre qu'il avait lâché dans sa surprise. Je crois que tu as fichu une sacrée frousse à tout le monde. Prends une chaise, je t'offre un whisky, ce ne sera pas de trop pour te réchauffer.

P'ti Piou retira son immense manteau et l'accrocha à une patère près de la porte d'entrée. L'air hagard, il choisit une table libre et traversa la pièce à pas rapides pour s'y installer comme s'il avait peur que quelqu'un lui prenne la place. Pendant que le patron lui servait à boire, Charlie Parker céda la place à Franck Sinatra. Avec la pluie qui tambourinait contre les vitres au gré des rafales, on se serait cru dans un bateau en plein coup de tabac. Au-dessus de leur tête, la charpente du bistrot se tordait en gémissant. Et au-dessus, ils pouvaient entendre le tonnerre gronder, rouler et rebondir sur les flancs des collines alentour pour aller se perdre au loin. Par moment, un déchirement assourdissant accompagné d'un flash de lumière faisait craquer l'atmosphère si puissamment au-dessus de la ville que la pluie et

Le deuxième sentier

le vent eux-mêmes semblaient se calmer un instant, sonnés par la violence du choc.

Confortablement installé, p'ti Piou entreprit de préparer un gros cigare. C'était son point faible. Ce géant de presque deux mètres était capable de parcourir la région pendant des jours et de mettre en émoi la communauté des buralistes pour trouver le cigare qu'il garderait ensuite sur lui jusqu'à ce qu'une occasion se présente de le sortir solennellement de son écrin pour le déguster religieusement. Et ce soir-là était une occasion qui méritait de briser le sceau de cire rouge qu'il posait lui-même sur le bouchon des étuis. Pendant un long moment, p'ti Piou, se contenta de regarder pensivement les volutes de fumées qui s'échappaient de sa bouche. Personne ne l'avait quitté des yeux depuis son entrée fracassante. Finalement, il redressa la tête et parcourut la salle d'un coup d'œil.

- Il se passe un truc pas banal sur la colline de la Mauvise, commença-t-il en prenant une gorgée de whisky. Je revenais de chez le père Mathieu. Sa grange a été pulvérisée par la tempête et il s'était mis dans la tête de courir après chaque morceau de bois. Et en passant par le chemin des Sous-Roches j'ai...

- T'es passé par le chemin des Sous-Roches ? s'exclama le vieux bonhomme à la capuche de marin. Personne ne doit passer par là, tu le sais bien. Cette terre est maudite. Et ce qui l'habite l'est encore plus. On ne doit pas réveiller le chat qui dort.

- Oh, calme-toi vieux Beurna, répondit p'ti Piou

Le deuxième sentier

lentement. Je le sais bien. Justement, je crois que le chat se réveille.

La voix de P'ti Piou devint grave. Ses yeux, perdus dans les chatoiements ambrés du whisky, s'étaient ternis. Cherchant ses mots, il reprit d'une voix hésitante.

- Ça a l'air incroyable, mais je l'ai vu comme je vous vois. Le vent tourne autour de la Mauvise. On dirait qu'il forme une sorte de... de mur autour de la colline. Il y a tellement d'éclairs qu'on y voit comme en plein jour. Les versants de la colline sont en feu. Et tout en haut, les ruines du Castel Noyant... elles... elles sont rouges comme la braise et elles sont plus grandes qu'avant.

P'ti Piou se tut un instant puis confia dans un souffle à peine audible :

- Je crois qu'elles se reconstruisent...

L'annonce stupéfia l'assistance. Un bruit de verre brisé résonna dans la pièce. D'un même mouvement, tous les yeux se tournèrent vers le vieux à la capuche de marin. Le visage crispé, il fixait sa main ensanglantée de laquelle gouttait un reste de whisky rosâtre.

- Je le savais, siffla-t-il entre ses dents. Ça devait arriver, cette terre est maudite.

- C'est toi le maudit, vieux Beurna, répondit le patron d'un air agacé tout en épongeant la table. Tu as vraiment besoin de casser mes verres à chaque fois que quelque chose te contrarie ?

- De nos jours, la mémoire des gens s'estompe, reprit le

Le deuxième sentier

vieux sans accorder la moindre attention à la serviette que lui tendait le patron. Ils n'ont plus le temps ni l'envie de penser à tout ça. Mais la Mauvise, elle, n'a pas oublié les temps anciens. Elle est restée à l'écoute pendant tout ce temps. Aujourd'hui quelqu'un l'appelle. Alors elle répond.

- Qu'est-ce qu'on fait alors ? demanda timidement l'un des trois adolescents.

- Rien le sardinet. On ne fait rien. Ce qui se passe sur la Mauvise reste sur la Mauvise. Cela a toujours été ainsi.

P'ti Piou se leva et se plaça devant une fenêtre. Brouillé par l'eau qui coulait sur les vitres, son regard se perdit quelques instants dans les ténèbres qui entouraient le Canard Pimpant. Hypnotisé, p'ti Piou regardait le vent s'abattre sur le mur comme un fauve, attraper des grains de poussière et les emporter au loin en rugissant. Au milieu des débris qui voltigeaient de toutes parts, p'ti Piou aperçut une petite peluche. Pendant un long moment, il suivit du regard le petit être de tissu ballotté par les tourbillons. Finalement, la poupée bariolée disparut dans les ténèbres.

Le deuxième sentier

I

De chaque côté de la route, les champs de coquelicots ondulaient sous le souffle chaud de l'été. Derrière elle, la voiture laissait un sillage de pétales et de pollen qui se déposait peu à peu pour former des tableaux multicolores sur le bitume brûlant. Au terme de six heures de voyage, les passagers de la berline, écrasés par la température caniculaire, arrivaient enfin au terme de leur périple. Au loin, un faîtage sombre émergeait au creux des vagues vermillon.

- Réveillez-vous, on est arrivé, annonça Marc joyeusement.

À ses côtés, Astrid s'étira en bâillant et jeta un coup d'œil ébloui autour d'elle.

- Tu as vu le paysage ? lui demanda Marc. C'est vraiment magnifique.

- Oui, avec les collines qui nous encerclent, j'ai l'impression d'être dans un écrin. Le coin est vraiment enchanteur.

Le deuxième sentier

Astrid ouvrit la boîte à gant et en sortit une paire de lunettes de soleil. Pendant un moment, elle laissa son regard se balancer avec les herbes folles.

- On va être bien ici, lança-t-elle à Marc avec un grand sourire.

Pendant quelques secondes, Marc détourna les yeux de la route pour les plonger dans ceux de sa femme. A la place de la couleur des émeraudes qui l'avaient fait fondre dès leur première rencontre, il vit son propre reflet dans les verres teintés. Et derrière son reflet, le paysage, difforme, défilait au milieu du visage hâlé et radieux d'Astrid. D'une main, il releva le voile de sa jupe. Sous ses doigts, la peau douce et lisse de la jeune femme frissonna. Dans le rétroviseur, la petite mèche blonde de leur fils endormi se balançait au fil des heurts de la route. C'est sûr, se dit-il en regardant la vallée frémir sous la brise estivale, c'est l'endroit rêvé.

- Maman, maman, viens vite voir. Je suis sûr que t'as jamais vu une chambre aussi grande que la mienne ! C'est la plus grande chambre du monde entier !

Depuis leur arrivée en milieu d'après-midi, Julien ne cessait de courir dans toute la maison. Il avait commencé par jaillir de la voiture avant même que Marc n'ait coupé le contact. Et maintenant qu'il avait découvert sa chambre à l'étage de la maison, il agitait les bras de toutes ses forces par la fenêtre dans

Le deuxième sentier

l'espoir de faire monter sa mère. En contrebas, Astrid s'affairait. Il fallait rendre la maison habitable le soir même. Heureusement, le gros des meubles et des cartons avait été déposé par transporteur quelques jours avant. Désormais, rien ne s'opposait à ce que la famille prenne possession des lieux. En attendant que Marc rallume le compteur électrique, Astrid observait leur nouvelle demeure.

Posée toute seule au creux de la vallée, la maison avait dû être rénovée plusieurs fois par le passé. Aujourd'hui, elle était devenue un curieux mélange de styles entre ferme de haut alpage et maison à colombage qui se dressait sur deux étages. Malgré le style baroque de l'ensemble, les maîtres d'œuvre avaient savamment bâti la maison. La grande baie vitrée au sud était protégée par une avancée de toit qui bloquait les rayons directs du soleil en été mais lui permettait de rayonner dans la salle à manger l'hiver. À l'est et au nord, les murs n'étaient dotés que d'une fenêtre et une porte. À l'ouest, une immense fenêtre permettait de recevoir les dernières lueurs de la journée. Astrid entendit Marc remonter de la cave.

- Quel bordel là-dessous ! s'écria-t-il. Ils ont installé ce fichu compteur au fond de la cave et quelqu'un n'a rien trouvé de mieux à faire que de le planquer derrière une vieille armoire. Je ferai installer un compteur à l'étage sinon je prédis qu'à la moindre coupure de courant nous nous ferons manger tout cru par le monstre de la cave, termina-t-il en riant.

- Mais non mon chéri, répondit Astrid en l'époussetant. C'est juste une façon pour nos chères araignées de te faire la

Le deuxième sentier

cour. Tu es si mignon avec ces petites toiles sur la tête. On dirait un moinillon.

Astrid éclata de rire. Elle retira ses lunettes pour essuyer les larmes qui lui embuaient la vue. Marc en était sûr, les yeux d'Astrid étaient des gouttes de soleil. Et il les buvait avec autant de délice qu'un vin rare.

Une heure plus tard, le coffre de la voiture était vide et le contenu des valises avait trouvé sa place. Dans sa chambre, Julien avait soigneusement répandu le contenu de deux gros cartons et d'une malle sur le sol. Il trouvait son nouveau royaume déjà plus habitable comme ça. Assis, au milieu de ses montagnes de jouets, il jubilait déjà en pensant à toutes les sortes de jeux que la maison et le jardin lui permettraient d'inventer. Qui sait ce qu'une maison perdue au milieu de la campagne peut receler comme trésors oubliés pour un enfant de 7 ans ?

En bas, ses parents prenaient un apéritif anticipé mais bien mérité à l'ombre des pommiers. Le verger était au moins aussi vieux que la maison. Nul doute que la plupart des pommiers et des poiriers étaient plus que centenaires. Plantés un peu au hasard, ils offraient des troncs tordus, décharnés et vrillés comme s'ils avaient été vissés dans le sol par une main de géant. Nombre d'entres eux courbaient tellement la tête qu'il suffisait de s'asseoir contre leur tronc pour se retrouver caché au cœur de l'arbre. Pour parfaire le tableau, une glycine sauvage avait jeté ses branches d'arbre en arbre jusqu'à façonner une tonnelle d'un bout à l'autre du jardin.

Le deuxième sentier

Confortablement assis dans son fauteuil, un verre de pastis à la main, Marc se délectait des tableaux multicolores que les rayons de soleil, traversant la glycine, dessinaient sur l'herbe. C'était décidé, la première toile de Marc en ces lieux serait une vue de ce verger d'Éden. À ses côtés, vaincue par les kilomètres et la chaleur, Astrid dormait. Marc décida qu'ils auraient tout le temps nécessaire le lendemain pour aménager leur nid. Rien ne pressait.

Les ombres qui s'allongeaient dans le verger marquèrent la fin de l'après-midi. D'ailleurs, Marc sentait la chaleur devenir plus supportable. Laissant sa femme profiter paisiblement des derniers rayons de soleil, il se rendit dans la cuisine pour se préparer un thé. Une lumière chaude emplissait la pièce comme un nuage paisible.

Devant la fenêtre, Marc voyait flotter des petits grains de poussière scintillants comme des paillettes d'or. Sur le feu, la bouilloire laissait échapper un filet de vapeur dont les turbulences troublaient les ombres des petits objets posés sur la table. Marc disposa un sachet de thé dans une tasse et y versa le contenu de la bouilloire. Immédiatement, un petit geyser de vapeur se précipita vers le plafond. Le contenu de la tasse s'assombrit. Lorsque Marc regarda à travers le petit nuage qui s'échappait de sa tasse, le soleil était semblable à une grosse cerise tombée au fond d'un ruisseau.

Au bout de quelques minutes, Marc prit conscience d'une présence autre que la sienne dans la pièce. Derrière lui, Julien se tenait là, immobile.

Le deuxième sentier

- Papa, c'est vrai qu'il y a des loups ? demanda-t-il.

- Bien sûr que non mon lapin, répondit-il en souriant. Il n'y en a plus depuis des dizaines d'années. Pourquoi dis-tu cela ?

- C'est Bobby qui me l'a dit. Quand on a attaqué le château du Soleil, il a crié par-dessus les remparts de faire attention au loup.

Marc et Astrid s'étaient habitués à l'étonnante faculté de Julien pour se créer des amis imaginaires. En fait, dès qu'il avait prononcé ses premiers mots, leur fils avait fait preuve d'une imagination débordante. L'air de rien, il écoutait les conversations et créait des univers dans lesquels il régnait en maître. Il n'avait pas huit ans, mais il avait déjà à son actif quelques guerres sino-égyptiennes, un empire mongol, deux ou trois sièges de forteresses qui s'étaient conclus par la déroute de leurs occupants ou encore une cité sous-marine qui vivait grâce à des nains qui apportaient l'oxygène depuis la Lune. Devant tant d'imagination, ses parents avaient choisi d'annoncer le plus tard possible à leur fils que la Lune n'était pas la meilleure source d'oxygène pour les habitants du fond des mers.

Cet enthousiasme à refaire le monde à sa guise, Marc le connaissait bien. C'était lui tout craché, presque au même âge. Il avait passé une bonne partie de son enfance à refaire le monde dans sa chambre. Caché au milieu d'une montagne de peluches, il gouvernait un royaume dans lequel les adultes n'avaient pas leur place.

Longtemps, il s'était couché de bonne heure, attendant

Le deuxième sentier

avec impatience le moment où le sommeil l'emporterait dans son monde imaginaire. Il habitait une île luxuriante surmontée d'une montagne escarpée, et tout en haut, son château surplombait l'océan. Toutes les nuits, tapis au fond de ses rêves, Marc régnait sur un monde inviolable dont lui seul avait la clé. Les assaillants, bloqués en bas des remparts, n'avaient jamais réussi à pénétrer sa forteresse. Le seul endroit duquel il n'approchait jamais était l'entrée du souterrain. Mais quelle importance un misérable trou puant avait-il quand Marc disposait d'un espace infini pour jouer ? Aujourd'hui, le royaume de Marc était toujours là, caché dans un coin de sa tête. Mais il avait un peu oublié l'île et le souterrain. Astrid et Julien avaient pris la place, et son monde était devenu réalité. À ceci près que c'était lui l'adulte maintenant. C'était son tour d'offrir la rassurante autorité du père qui affirme qu'il n'y a pas de loup sous le lit de son fils.

- Tu veux voir ma chambre papa ? demanda Julien.

Marc accepta. Julien lui prit la main. Il la sentait, si fine et si douce pendant qu'ils montaient les escaliers. Une si petite main qui s'accrochait à lui pour ne pas tomber. Ils débouchèrent dans la chambre de Julien. Orientée à l'ouest, le soleil couchant déversait un flot de lumière rouge qui annihilait toutes les autres couleurs.

- Regarde, là c'est l'armée du Soleil, lança Julien en désignant un tas informe de peluches et poupées guerrières.

Dans la lumière du soir, l'armée de son fils ressemblait à une cohorte de zombies sanguinolents prête à l'attaque. Un

Le deuxième sentier

frisson parcourut l'échine de Marc. Le petit garçon lui montra quelque chose dans un coin de sa chambre. Son lit peut-être. Mais Marc ne faisait pas attention. Sous la lumière crépusculaire, le visage de son fils avait pris la même teinte guerrière que ses jouets. Son sourire, deux rangées de dents rougeâtres, laissait apparaître le gouffre béant de deux incisives manquantes. Marc était encerclé par les soldats de mort avec son fils tête-de-mort à leur tête, et tous le fixaient de leurs yeux noirs dans lesquels se reflétait une perle de sang crépusculaire.

*Tu as menti Marc. Ils s'en doutent. Ils t'observent.
Tu sais comment on tue le loup.*

- Eh papa, tu m'écoutes ? s'indigna Julien. Demain, on attaque le château du Soleil. Tu le vois là-bas ? Bobby m'a dit qu'on ne peut le voir que le soir.

Marc se pencha par la fenêtre. Il sentit une légère brise caresser son visage. Fermant les yeux, il profita de cet instant pour laisser son cœur reprendre un rythme normal. Face au soleil, il voyait des ombres danser derrière ses paupières closes. Encore une fois, le monde était rouge et noir. Lentement, il ouvrit les yeux. D'abord un, puis deux traits lumineux vinrent se ficher dans ses pupilles, l'aveuglant un instant. Petit à petit, ses yeux s'accommodèrent, découvrant la vallée qui s'apprêtait à dormir à l'ombre des collines. Le soleil, déjà en partie happé par l'une d'entre elles, semblait lancer ses rayons vers le ciel dans une ultime tentative pour se raccrocher à l'une des étoiles qui

Le deuxième sentier

perçaient déjà. Marc contempla la vue. Droit devant lui, par delà les champs, derrière le scintillement à peine visible d'un ruisseau en lisière de forêt, découpée par le disque solaire, une maigrelette et tremblotante silhouette en forme de donjon émergeait de la cime des arbres.

- Nous attaquons demain, décida son fils.

Le Soleil sombra définitivement derrière la colline et la nuit tomba sur la vallée. Marc se redressa. Encore incertain de ce qu'il avait vu, il se retourna vers son fils. Plongé dans la pénombre, Marc ne distinguait plus de Julien qu'une silhouette sombre.

Lorsqu'ils descendirent dans le salon, Astrid lisait une revue devant la télévision qui faisait office de bruit de fond.

- On fait un barbecue les garçons ? leur lança-t-elle en posant son magazine. Le temps est vraiment superbe. On voit toutes les constellations.

La seule idée de manger avec les doigts autour d'un feu rallia Julien à la cause de sa mère. Il exprima son approbation en sautillant autour du canapé et en poussant des cris de joie. Même s'ils allaient manger tard, Marc trouva l'idée excellente et l'opération grillades fût adoptée à l'unanimité. Astrid avait déjà placé la table et le barbecue sur l'étendue de gazon qui séparait la porte d'entrée du verger. Elle s'affairait maintenant dans la cuisine avec Julien qui avait insisté pour l'aider.

Marc apporta des branches mortes glanées au pied des arbres et y mit le feu. Lentement, une pointe de lumière perça les ténèbres en crépitant et grandit à mesure qu'elle rongait le

Le deuxième sentier

bois mort.

Quelques minutes plus tard, on pouvait déjà voir au fond du barbecue les premières braises palpiter sous la fine couche de cendre. Marc reposa quelques branches et attisa le foyer avec le bâton qui lui servait de tisonnier. Immédiatement, des milliers d'étincelles jaillirent du brasier et s'envolèrent dans l'obscurité vers les étoiles.

Marc avait toujours aimé le feu. Il ne voyait pas en lui une force destructrice, mais une chaleur apaisante, presque maternelle. Se laissant bercer par le crépitement, hypnotisé par la chaleur et le mouvement langoureux des langues de feu, Marc s'envolait avec les étincelles vers son monde oublié.

Astrid et Julien sortirent de la maison. Précédée de son fils qui tenait un saladier rempli de taboulé, elle apportait les côtes de porc prêtes à se faire griller. Tous les deux chantaient à tue-tête un générique de dessin animé. Marc brancha une lanterne dans l'arbre le plus proche. Le repas pouvait commencer.

Pendant une bonne partie du repas, Julien détailla à ses parents, avec force gesticulations, la manière dont il allait attaquer le château du Soleil. Debout sur sa chaise, il élaborait des stratégies et des solutions de repli. Une seule chose le chagrinait, la forteresse semblait trop éloignée de la maison pour que ses flèches atteignent les remparts. Qu'à cela ne tienne, Julien enverrait ses espions pelucheux faire mordre la poussière au mystérieux occupant. D'ailleurs, pour simplifier l'opération, il avait réalisé un modèle réduit avec des draps et des chaises.

Le deuxième sentier

Il n'y avait pas de raison pour qu'une attaque contre la maquette ne se répercute pas dans la réalité. Astrid approuva vivement son fils, trop heureuse d'apprendre que ses draps soigneusement pliés étaient réquisitionnés pour une noble cause.

Après le repas, ils choisirent l'endroit le plus dégagé du jardin et s'allongèrent sur des couvertures. Couchés sur le dos dans l'obscurité, le spectacle du ciel étoilé s'étalait au-dessus d'eux. Ils restèrent ainsi un long moment, scrutant la nuit à la recherche d'étoiles filantes.

- Dis papa, tu me racontes les constellations ? demanda Julien, blotti entre ses parents.

Marc scruta le ciel pendant un moment.

- Tu te souviens de la Grande Ourse ? dit Marc.

- Oui, répondit Julien. Je la vois. Et là, continua-t-il en tendant son bras dans le noir, c'est l'étoile Polaire.

- Bravo ! Maintenant tu descends un peu, presque au-dessus de l'arbre. Tu vois ces deux grosses étoiles qui brillent l'une à côté de l'autre ? Concentre-toi bien.

- Oui, j'en vois plein d'autres. On dirait une maison.

- C'est la constellation d'Orion.

- C'est qui Orion ? demanda Julien.

- C'est un conte très ancien. Il y a très longtemps, un roi voulait un enfant. Mais il ne voulait pas se marier. Alors, ses amis, qui étaient des dieux puissants, dirent à ce roi de faire pipi sur une peau de vache et de l'enterrer. Le roi suivit les conseils de ses amis, puis il attendit, attendit et attendit encore, jusqu'au jour où un petit garçon sortit de terre. Alors le roi lui donna le

Le deuxième sentier

nom d'Orion qui veut dire pipi.

- Il a appelé son fils « pipi » ? Mais il est fou ce roi ! s'esclaffa Julien.

- Mais ce n'est pas le plus bizarre, continua Marc. Quand il devint adulte, Orion avait tellement grandi qu'il pouvait marcher dans la mer sans jamais avoir la tête sous l'eau. Il voyagea beaucoup et rencontra une femme qui s'appelait Artemis. Tout comme Orion, elle était très bonne à la chasse. Mais un jour, elle le tua par erreur. Elle eut tellement de chagrin qu'elle le transforma en constellation pour qu'il brille pour toujours dans le ciel.

- Comment elle a fait pour le tuer, papa ?

- Elle avait un arc d'or. Comme Orion était très loin, elle l'a confondu avec un animal. Tu vois les deux grosses étoiles ? Elles forment les épaules d'Orion. À droite, c'est Bételgeuse. Ça veut dire « épaule du géant » en arabe. Elle est si grosse que si on la mettait à la place du soleil, on pourrait presque la toucher en tendant la main. À gauche, c'est Bellatrix, ce qui signifie « la guerrière ».

A ses côtés, Julien ouvrait de grands yeux, fasciné par ce géant invisible qui flottait dans le ciel et qu'un roi avait nommé « pipi ».

- Et toi maman, c'est quoi ta constellation préférée ? demanda-t-il.

- Andromède. Mais elle est difficile à repérer. Je ne la vois pas pour le moment.

- Tu me racontes ?

Le deuxième sentier

- Eh bien... pour commencer, Andromède était une princesse. Elle était magnifique, et sa mère disait à tout le monde qu'elle était la plus belle. Mais un jour, sa mère commit une grave erreur. Elle osa dire qu'Andromède était plus belle que les filles du dieu de la mer. Celui-ci fut pris d'une telle colère qu'il envoya un monstre marin pour détruire le royaume. La seule solution de calmer la fureur du dieu était d'offrir Andromède au monstre. Alors, le roi attacha sa fille à un rocher pour que le monstre vienne la manger.

- Et le monstre a mangé la fille, maman ? demanda Julien un peu inquiet.

- Non, car au moment où le monstre allait la dévorer toute crue, Persée arriva sur son cheval volant et transforma le monstre en pierre grâce à son bouclier magique.

- Ouah ! Je voudrais bien avoir cheval volant et un bouclier magique moi aussi, soupira Julien. Comme ça je pourrais vaincre le château du Soleil d'un seul coup. Bam, comme ça !

Julien asséna un gros coup de poing sur le ventre de Marc qui se plia sous le choc. Cette démonstration de force sonna l'heure de se mettre au lit. Astrid porta son fils dans sa nouvelle chambre. Au moment de le border, Julien demanda à sa mère :

- On ira voir le château du Soleil, maman ?

- Qu'est-ce que c'est le château du Soleil, mon lapin ?

- C'est le château que je dois attaquer avec mon armée.

Celui qu'on ne peut voir que le soir. Papa l'a vu lui aussi.

- On verra. On se promènera demain. En attendant, il faut

Le deuxième sentier

que tu dormes. Même les plus grands guerriers ont besoin de repos.

Lorsqu'elle entra dans leur chambre, Astrid trouva Marc occupé à border le lit.

- Julien n'a pas arrêté de parler du château du Soleil. Tu as une idée de quoi il parle ? demanda-t-elle.

- Oui. Il a repéré une vague ombre au loin et s'est mis en tête de la prendre d'assaut.

- On pourrait aller voir demain. C'est une bonne façon de découvrir la région tu ne crois pas ?

- Si tu veux ma puce, répondit-il.

Marc éteignit la lumière et se tourna vers sa femme.

- Tu ne m'avais pas dit que ta constellation préférée était Andromède.

- Ah bon ? J'ai oublié, répondit-elle.

- Qu'est-ce qui te plaît tant dans cette constellation qu'on ne voit presque pas ?

- Oh, dans la constellation, rien. Mais Andromède n'est pas qu'une constellation, tu sais. On dit qu'elle était une cavalière sans pareil.

- Ah ?

- Je peux même te montrer, répondit Astrid en sautant sur son mari.

Le deuxième sentier

II

Le lendemain matin, les rayons de soleil trouvèrent Marc et Astrid profondément endormis. Le drap fin qui les recouvrait avait terminé la nuit par terre. Seul un coin était encore accroché à l'un des pieds d'Astrid. Marc ouvrit lentement un oeil, puis l'autre. Ébloui par le flot de lumière, il regarda autour de lui en clignant des yeux. Encore endormi, il observa la pièce à travers le kaléidoscope de ses paupières à moitié fermées. La fenêtre était devenue un halo blanc et lumineux. En bougeant légèrement la tête, il pouvait voir les rayons de soleil, diffractés par ses cils, se parer de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Marc se décida à se lever.

Sur le palier, aucun son ne se faisait entendre. Marc traversa le couloir et passa discrètement la tête dans la chambre de Julien. Le lit était vide. Pas étonnant se dit Marc, il devait être pas loin de 10 heures et Julien n'avait jamais fait de grasse matinée. Il paria secrètement mille Louis d'or que son fils se

Le deuxième sentier

trouvait au rez-de-chaussée, devant la télévision. Il descendit lentement les escaliers en tendant l'oreille. En bas, une faible rumeur s'échappait du poste de télévision. Bingo ! Son fils était en pyjama sur le canapé. Il regardait les dessins animés en suçant son pouce. Il était tellement concentré sur l'écran qu'il n'avait pas remarqué l'entrée de son père. Marc s'avança.

- Bonjour mon général, lança-t-il. Dois-je préparer vos céréales monsieur ?

En guise de réponse, Marc reçut une sorte d'approbation mêlée d'une salutation primaire. C'est du moins ce qu'il décoda dans les borghorismes ensommeillés de son fils. Il se rendit à la cuisine, loin des onomatopées bruyantes provoquées par un justicier quelconque collant une déroutée à un méchant non moins quelconque. Il prépara un grand bol de céréales que Julien parut à peine remarquer lorsque son père lui tendit.

Une fois cette tâche parentale accomplie, Marc prépara la table pour le petit déjeuner. Se saisissant d'un carnet, il esquisse un début de paysage. Il avait bien envie de commencer à peindre tout de suite et de marcher dans la campagne jusqu'à trouver l'endroit parfait. Marc ne pouvait pas décider à l'avance de peindre dans un lieu précis. Il fonctionnait à l'instinct. Pour le moment, il se contentait de jeter ses idées sur le papier, histoire de ne pas oublier les impressions que lui procuraient les lumières changeantes de la journée. Ce travail lui était indispensable, tout comme celui de noter scrupuleusement chaque rêve, car rien n'était plus insupportable que d'avoir dans la tête des bribes de souvenir de quelque chose de merveilleux

Le deuxième sentier

sans jamais pouvoir mettre la main dessus. Marc se faisait donc un devoir de capturer rêves et sensations dans ses carnets.

Astrid se réveilla vers midi. Les cheveux en bataille et affublée d'un long tee-shirt, elle s'avança vers son petit déjeuner en titubant, un œil fermé, l'autre à peine ouvert. Dans le salon, la télévision s'époumonait dans le vide. Julien avait délaissé un reportage animalier sur la vie des coléoptères pour jouer dans le jardin à l'ombre des arbres fruitiers.

Vers 15 heures, ils décidèrent de faire une promenade. Julien, qui trépignait d'impatience à l'idée de voir le château, avait revêtu sa cape rouge de super héros. Ils empruntèrent un petit chemin qui débutait au fond du verger et serpentait à travers les champs vers l'ouest. Pour se protéger du soleil, Astrid s'était coiffée d'un immense chapeau de paille autour duquel était attaché un ruban rouge, et elle portait une jupe vert pomme qui n'allait pas du tout avec les vieilles tennis qu'elle avait chaussées. Julien batifolait dans les herbes folles, pourfendant coquelicots et marguerites. Parfois, la hauteur de la végétation était telle que le garçonnet disparaissait totalement. Marc humait avec délice les senteurs des herbes et des fleurs mêlées à celle de la terre sèche soulevée par leurs pas.

Lorsqu'ils atteignirent le bas de la colline la plus proche, la maison n'était plus du tout visible. Devant eux, un ruisseau peu profond coulait paisiblement en lisière d'un bois, envoyant des éclats d'argent dans les yeux des promeneurs. Au fond de son lit, deux rangées parallèles de cailloux volumineux semblaient délimiter une sorte de gué ou l'emplacement d'un

Le deuxième sentier

pont qui n'existait plus aujourd'hui. Après un instant d'hésitation, tout le monde se déchaussa pour traverser à pied. L'eau était si bonne que Julien décida d'éclabousser ses parents qui poussèrent de grands cris de protestation avant de se prêter au jeu. Arrivés sur l'autre rive, ils étaient trempés jusqu'au os. Heureusement, l'été était particulièrement chaud cette année-là.

Peu après avoir pénétré dans le bois, ils se retrouvèrent dans la pénombre. Le feuillage des arbres était si épais que la lumière n'arrivait à atteindre le sol que sous la forme de petites taches blanches qui balayaient la terre et les troncs comme autant de lampes torches scrutant le sous-bois. Malgré cela, la température restait tout à fait acceptable. Curieusement, le manque de lumière ne semblait pas avoir gêné outre mesure le développement de la végétation basse. De part et d'autre, les fougères et les ronces formaient une barrière quasi infranchissable à celui qui aurait décidé de s'aventurer hors du chemin. Astrid, Marc et Julien suivirent le petit sentier qui serpentait entre les arbres, s'enfonçant plus profondément dans le bois. Le bourdonnement des insectes autour d'eux produisait un ronronnement monotone. Hypnotisés par les taches de lumière, les promeneurs se laissaient bercer en perdant peu à peu la notion du temps. Et puis soudain, sans prévenir, le bois se termina. Le chemin se faufilait à présent au milieu de l'herbe rase, vers le haut d'une colline, pour se terminer au pied d'une ruine. Les restes d'un château dont il ne restait presque rien se dressaient devant eux.

- Ouah, le château du Soleil papa, regarde ! fit Julien en

Le deuxième sentier

reprenant ses esprits.

Ça ne ressemble pas vraiment à ce que j'ai vu hier soir, se dit Marc. Ces ruines doivent être très anciennes, et elles ne sont pas assez élevées pour que nous puissions les voir de chez nous.

Un mur en partie écroulé laissait deviner qu'il avait jadis été très haut et qu'il avait soutenu une imposante porte. À sa droite, une tour dont il ne restait qu'un étage s'était effondrée par le milieu et n'offrait plus de résistance qu'au vent d'ouest. Les vestiges des fondations disparaissaient par moments dans l'herbe rase. Couvertes de lierre et de mousse, les pierres portaient les stigmates du temps et de l'érosion.

- Ce n'est pas la maison que je vois là-bas ? demanda Astrid.

Elle avait grimpé sur un tas de gravats et se trouvait maintenant à trois mètres du sol, tendant le bras vers l'est en direction d'un minuscule éclat lumineux.

- En effet, répondit Marc prenant place sur le monticule. C'est curieux, j'ai vraiment cru voir quelque chose de beaucoup plus récent de la chambre de Julien.

- C'est normal, lança Julien à son père. C'est un château magique ! On ne peut le voir qu'au crépuscule.

Le garçonnet s'élançait contre les murs recouverts de lichens, à la manière des soldats que les murailles avaient dû repousser dans un temps très ancien.

La clairière était vaste et l'ombre de la vieille tour écroulée offrait un espace de fraîcheur tout à fait acceptable. Astrid y déploya une large nappe en tissu jaune et appela Julien

Le deuxième sentier

pour prendre le goûter. Pendant ce temps, Marc inspecta les ruines. Il était sûr que ses yeux ne l'avaient pas trahi. Les hautes tours qui s'étaient dressées au loin n'avaient pu prendre appui qu'ici même. Marc finit par se demander s'il n'avait pas été victime d'un mirage. Il avait peut-être perçu le reflet de ce qu'avait été ce château jadis.

Alors qu'il longeait un rempart, un courant d'air frais le fit frissonner. Derrière un petit monticule terreux, Marc distingua une ouverture dans le mur. Le souffle qui s'en dégageait portait l'odeur humide et lourde qui assaille les narines lorsqu'on soulève le couvercle d'un puits très profond. Marc approcha son visage de l'embouchure. Il plongea son regard dans le trou, mais il avait beau écarquiller les yeux du mieux qu'il pouvait, aucune lumière ne s'en échappait. Les stridulations des cigales emplissaient ses oreilles pour se transformer en un son presque continu. Au milieu de cette nature pleine de sons et de lumière, le trou obscur semblait se détacher de la réalité.

Marc y entra la tête. Les sons extérieurs s'atténuèrent. Une impression de vide l'assaillit. La cavité doit être très grande, pensa-t-il. D'une main, il sonda l'obscurité sans rencontrer de résistance. Avec le temps, les constructions avaient dû finir par s'enfoncer et Marc devait se trouver au sommet d'une vaste pièce.

*Enfin tu m'entends... Enfin nous nous retrouvons...
Enfin tu vas te souvenir...*

Le deuxième sentier

Marc releva la tête d'un coup, heurtant le haut de l'embouchure au passage. Il resta immobile quelques instants. Le haut de son crâne le lançait furieusement. Assis dans l'herbe, il essaya de rassembler ses idées. D'abord, il était suffisamment sûr de son équilibre mental pour savoir qu'il n'entendait pas de voix. Mais qu'avait-il bien pu se passer pour qu'il discerne dans le souffle glacé qui sortait du trou une voix d'outre-tombe qui l'accueillait comme un vieil ami ? Peut-être était-ce dû au soleil qui lui tapait dans le dos depuis tout à l'heure. Ou bien le courant d'air qui s'échappait de la cavité était-il toxique. Marc avait lu quelque part que certaines moisissures disposaient de propriétés hallucinogènes. Il ferma les yeux et se concentra sur lui-même. Il chercha le moindre changement qui aurait pu intervenir dans son corps depuis qu'il était au pied de la ruine. Au bout de quelques instants, il conclut qu'il était toujours en parfaite santé. Aucune nausée, vertige ou trouble de la vue ne l'avait affecté. Pourtant, Marc était certain d'avoir entendu quelque chose. Une voix qui lui semblait étrangement familière malgré son timbre altéré. Lentement, il repassa la tête dans l'ouverture et attendit. Au début, il ne perçut que les battements de son cœur et les bruits de son organisme. La sensation de froid devint plus présente. Marc sentait les muscles de son visage s'engourdir peu à peu. Après un long moment, l'air se remit à siffler à ses oreilles. Des bribes de mots, des lettres éparses semblaient monter de l'obscurité.

Malgré ses efforts, Marc n'était pas sûr de la réalité de ce qu'il entendait. L'impression de ne pas comprendre un problème

Le deuxième sentier

simple se fit de plus en plus présente. Il releva la tête, agacé d'avoir perdu son temps et un peu honteux envers lui-même, marié et père, d'avoir cru l'espace d'un instant à une manifestation irrationnelle, à quelque chose que seul un enfant peut croire. Il se releva rapidement. Une fraction de seconde, le noir se fit devant ses yeux. Il tituba. Une vague de chaleur l'assaillit. Quel crétin, se dit-il, tentant de garder son calme pendant que le sang irriguait de nouveau son cerveau.

Lorsque Marc les rejoignit, Astrid et Julien chassaient des sauterelles. Sur l'herbe jaune, les ombres allongées de la mère et de son enfant ressemblaient à deux pantins dégingandés. Le soleil baissait et il serait bientôt temps de partir. Marc ne voulait pas prendre le risque de se perdre dans le bois. Il jeta un regard à la vieille ruine. À la lumière du soleil couchant, les pierres avaient quelque chose de plus organique, de plus réel, comme les traits d'un vieillard sous une lumière crue. Marc eut l'impression que les restes de château se penchaient imperceptiblement vers lui. Il frissonna.

Sur le trajet du retour, Marc resta silencieux. Il sentait la présence du château derrière lui. Il ne pouvait s'empêcher de penser au trou sombre sous le rempart et à ce qu'il avait entendu. Les mots qu'il avait perçus résonnaient encore à ses oreilles. *Nous nous retrouvons... tu vas te souvenir...* Cette nuit-là, Marc ne dort presque pas. Il tournait et retournait les mots dans sa tête. L'image du château lui revenait sans cesse. À chaque fois, le trou béant finissait par le happer et il s'éveillait en nage. Plusieurs fois il se rendit en silence dans la chambre de

Le deuxième sentier

son fils pour scruter l'horizon. Au loin, il crut distinguer des formes, comme de hautes tours à peine visibles, scintiller sous la lune comme un mirage.

Le deuxième sentier

III

Le mois de septembre fut de toute beauté. Marc, Astrid et Julien se promenaient souvent dans la campagne, passant d'une vallée à l'autre, gravissant colline après colline. Sur les versants, les bois avaient pris une teinte flamboyante. Au sol, les feuilles jaunes et rouges formaient un tapis moelleux duquel montait une douce odeur d'humus. Julien était entré à l'école primaire de Salagnac. Il s'était tout de suite fait de nouveaux amis. Chaque soir, le garçonnet se ruait hors de la voiture en balayant l'air de son épée en plastique. Son cartable sautait joyeusement sur son dos. Il l'avait choisi lui-même quelques semaines auparavant au cours d'une interminable après-midi qui avait été sacrifiée au choix des fournitures scolaires dans les boutiques du centre de Salagnac.

Astrid s'était sérieusement remise au piano. Dans le salon du premier étage, face à la baie vitrée, elle jouait sur son Steinway blanc huit heures par jour. L'attente avait été longue depuis l'emménagement, mais il était difficile de trouver un bon

Le deuxième sentier

accordeur dans la région. Marc avait commencé l'insonorisation du petit salon pour permettre à sa femme d'enregistrer sans le moindre bruit parasite. Une fois la porte fermée, Astrid se retrouvait isolée du monde, toute à son travail. Elle vivait dans une bulle remplie de notes de musique. Elle interprétait les œuvres de grands compositeurs classiques. Au fil du temps, elle était devenue une excellente soliste, mais elle cultivait un jardin secret : elle s'était mise à composer elle-même sa musique. Le jour où elle avait naïvement présenté sa première composition, son agent l'avait immédiatement sommé de mettre fin à cette activité qui aurait pu la détourner de l'interprétation, plus lucrative pour sa maison de disque. Loin de se décourager, elle composait seule en attendant de monter sa propre maison de production.

L'été avait été productif pour Marc. Depuis un an, il était passé de l'abstrait au paysage. Cela le soulageait un peu de remettre les pieds sur terre, de voir qu'un trait de pinceau sur une toile était capable de représenter la réalité. Avec l'automne, il était entré dans une phase contemplative. Il se levait tôt pour saisir les transparences du soleil dans les feuilles rouges et humides, ou les silhouettes incertaines des arbres dans les langues de brume qui serpentaient tôt le matin dans la vallée. Pris d'une soudaine frénésie, il passa plusieurs mois à peindre la campagne et les rues de Salagnac.

Il n'avait pas donné signe de vie à son agent artistique depuis son arrivée dans la vallée. Il avait d'ailleurs consciemment oublié de lui donner ses nouvelles coordonnées.

Le deuxième sentier

Pourtant, comme sa femme, Marc avait un nom. Ses créations se vendaient dans le monde entier. Quelques familles fortunées avaient acquis ses huiles travaillées au couteau bien plus cher qu'il ne l'avait imaginé. Cela lui faisait toujours bizarre d'être payé pour avoir simplement couché sur une toile blanche les images et les concepts, qui lui traversaient l'esprit. Mais il s'était toujours senti mal à l'aise lorsque des personnes, critiques ou fins connaisseurs, pensaient décoder pour lui les messages profonds que ses toiles étaient censées exprimer, alors qu'il était lui-même souvent étranger aux concepts obscurs qui s'étaient sur les murs des galeries. Il était heureux de changer d'air, et il avait décidé de profiter de la beauté de la région pour sortir de l'atelier.

Cependant, même lorsqu'il s'appliquait à saisir la subtilité d'un rayon de soleil passant entre les feuilles multicolores des arbres du verger au petit matin, une tache sombre dans son esprit l'empêchait de goûter ces instants d'extrême sérénité. Au loin, dans sa tête, il entendait une petite voix qui l'appelait sans cesse. *Allez Marc, un effort, souviens-toi... MARC !!!* Il s'éveillait souvent sans raison en sueur au milieu de la nuit, incapable de se souvenir de ses rêves. Il ne lui restait que la vague image d'un étrange personnage qui se débattait avec force, enfermé dans un coffre, quelque part dans les recoins sombres de son île imaginaire. Au plus profond de lui-même, Marc percevait les coups réguliers que le personnage assénait aux parois du coffre. Depuis, il avait l'impression qu'un voile opaque avait enveloppé sa vie, comme si le mystérieux

Le deuxième sentier

personnage détournait son être du monde réel. Au fil du temps, les paysages devinrent des aplats géométriques, les lignes de fuites se croisèrent, mariant différentes perspectives, sa conscience se fixa sur le coffre, et sa passion pour l'abstrait regagna du terrain.

IV

Un jour, vers la fin du mois d'octobre, Marc profitait des derniers rayons de soleil sous l'auvent de leurs plus proches voisins, un couple de personnes âgées qui habitaient une vieille bicoque le long de la route, cinq-cents mètres plus loin. Il avait l'habitude de rejoindre le vieil Antonin à la nuit tombante. Ils passaient une partie de la soirée face à la campagne, une bière à la main, à parler de tout et de rien. C'était surtout Antonin qui parlait. Marc, lui, ne disait presque rien. Il aimait se laisser bercer par les histoires des gens. À chaque nouvelle conversation, son esprit se chargeait d'images, de scènes et de personnages différents.

Antonin était une des mémoires de Salagnac. En 93 ans d'existence, il ne s'était éloigné de la ville que deux fois. Une pour partir à la guerre et une autre pour casser la figure à un garçon de ferme qui s'était montré irrévérencieux, selon ses propres termes, envers sa jeune femme. Antonin l'avait retrouvé caché dans les bois, une vingtaine de mètres en dehors des

Le deuxième sentier

limites de la commune. Depuis tout ce temps, le vieil homme était devenu une célébrité dans la région. On le voyait venir de loin à bord de son tracteur rouge clinquant. Pensez donc, un David Brown 950 ! Le vieil homme le bichonnait depuis le premier jour. D'innombrables blagues circulaient sur la relation ambiguë qu'Antonin entretenait avec son tracteur. Chacun savait que l'engin était un sujet de conversation sans fin, et on évitait soigneusement de l'aborder si on voulait rentrer chez soi avant la tombée de la nuit.

Ce soir-là, Antonin se balançait silencieusement sur son rocking-chair. Marc, assis dans un fauteuil, buvait une bière sans un mot. Le soleil disparaissait lentement derrière les collines, plongeant la vallée dans la pénombre.

- Connaissez-vous l'histoire de la vieille ruine là-bas, sur la colline ? demanda Marc au bout d'un moment.

Il avait essayé de demander ça d'un ton qui se voulait naturel, mais le son de sa voix lui apparût étrangement déformée. Le vieil Antonin ne sembla pas entendre la question. Il se contenta de rester là, se balançant sur son rocking-chair, les yeux perdus au loin.

- Tu viens de loin avec ta famille, répondit le vieil homme. Tu as choisi d'habiter ici parce que c'est joli, tu me l'as répété mille fois. Depuis ton arrivée, tu cours la campagne avec tes pinceaux. Tu connais sûrement mieux que moi le contour des arbres et la couleur des collines. Mais connais-tu l'histoire de cette terre ? Sais-tu où tu habites ?

Marc fut décontenancé par cette réponse. Bien sûr qu'il

Le deuxième sentier

connaissait l'histoire de la région. Il n'était pas idiot, il avait même passé beaucoup de temps à lire les articles. Il connaissait parfaitement l'histoire médiévale du Castel Noyant, depuis les temps de frayeur qui accompagnèrent l'Inquisition jusqu'au soulèvement des paysans lors de la Révolution.

- Regarde ma main, continua Antonin. Elle est toute ridée. Je suis sûr qu'en l'observant assez longtemps tu pourrais la reproduire assez fidèlement. Et tu te dirais alors que tu la connais puisque je t'ai raconté mon histoire. Tu dirais à tous les invités de ton exposition : « Voici la main d'Antonin, un vieil homme de 93 ans qui a toujours vécu à Salagnac », et tu raconterais mon histoire telle que je te l'ai contée.

Marc écoutait en silence. Il ne voyait pas quel pouvait être le rapport entre la main du vieux et l'histoire du château. Il n'osait pas interrompre Antonin.

- Mais quand tu y penses, que connais-tu réellement de moi ? Sais-tu combien de femmes cette main a-t-elle effleurées, quelles sensations elle a recueilli au creux de sa paume ? Connais-tu les moments noirs de son existence ? Est-elle couverte de sang ? Les lieux comme les gens possèdent des recoins sombres et inavoués, cachés au fond de leur mémoire. Des choses qu'on pense avoir définitivement jetées aux oubliettes de notre histoire, mais qui restent là, recroquevillées dans les plis de notre être, attendant patiemment l'occasion de jaillir de leur boîte, comme un clown à ressort, au moment où on s'y attend le moins. Ce château et la terre qui l'entoure sont comme ça. Des choses affreuses s'y sont déroulées au fil de leur

Le deuxième sentier

existence, et chaque pierre, chaque parcelle de cette terre, s'est gorgée de cette liqueur noire.

- Que s'est-il passé de si terrible ici ? demanda Marc qui hésitait à prendre cette histoire au sérieux.

- Tu n'es pas sans savoir que nous sommes dans une région pétrie de mythes et de légendes. Tous ne racontent qu'une chose : du plus lointain souvenir, de la plus vieille relique qui nous est parvenue, cette région a toujours été une terre de sorcellerie.

- Non, attendez, coupa Marc précipitamment. Je ne crois pas à tout ça, vous savez...

- Mais ça n'a pas d'importance. La croyance n'a rien à voir avec mon histoire. Pendant une longue période, la superstition et les rites de sorcellerie ont accompagné la vie de tous les habitants de la région. Tous sans exception. Dans le bois des Sous-Roches, on y a même pratiqué le sacrifice humain.

- Les Sous-Roches ?

- Oui, les bois qui sont sur les flancs de la Mauvise. Entre la rivière et le château. Ils ont changé de nom aujourd'hui et se sont transformés en véritable forêt, mais c'est ainsi qu'on les appelle depuis la nuit des temps. Beaucoup de sang humain y a coulé, du sang jeune. Un beau jour, le seigneur qui habitait le Castel Noyant se rangea aux côtés des inquisiteurs. Il y était un peu forcé à vrai dire, car il risquait sa tête s'il avouait avoir fermé les yeux sur des pratiques occultes sur son propre domaine. L'Inquisition passa et un temps de terreur s'installa. On

Le deuxième sentier

brûlait de la sorcière à tour de bras. Personne n'oublia jamais la trahison du seigneur. Bien des années plus tard, leurs descendants saisirent l'occasion de se venger. À la Révolution, tous les villageois se réunirent dans les Sous-Roches. Toute une nuit, ils usèrent de leur magie et concentrèrent toute la haine contenue depuis des générations, afin de produire le plus ignoble maléfice qui soit à l'encontre du descendant du seigneur. Au petit matin, ils prirent la forteresse d'assaut et capturèrent le maître des lieux. Ils le conduisirent dans les souterrains et le jetèrent dans une oubliette. Quand je parle d'oubliette il faut bien comprendre qu'il s'agissait d'un puits à sec de dix à douze mètres de profondeur, mais des rumeurs circulent sur des fosses bien plus profondes encore. Quand on y jetait quelqu'un, c'est à peine s'il se cassait un membre en tombant sur le sol mou. Il mourait de faim au bout de plusieurs jours dans l'obscurité. Les villageois prononcèrent la malédiction et mirent le feu au château. Il fut presque totalement détruit. Depuis ce sinistre jour, il est d'usage de ne pas s'attarder dans le coin. On dit que la Mauvise est maudite.

- C'est un sacré morceau d'Histoire ça ! commenta Marc en sifflant. Mais pour ce qui est de la malédiction, ne m'en veuillez pas, ça relève plus du folklore pour les touristes que de la réalité historique.

Le vieil Antonin resta silencieux, se balançant sur son rocking-chair, les yeux fixés sur l'horizon. Marc eut peur de l'avoir vexé.

- Je dois t'avouer quelque chose. Quand j'étais plus jeune,

Le deuxième sentier

moi-même je ne croyais pas à cette histoire de terre envoûtée à jamais. Et puis un jour, il y a une trentaine d'années, un événement m'a fait changé d'avis. À l'époque, on m'appelait P'ti Piou.

Antonin se lança dans le récit de cette nuit au cours de laquelle, trente ans plus tôt, il avait été témoin de ce qu'il appelait un sacré bordel. Il n'avait jamais vraiment accepté ce que ses yeux avaient vu. Ça paraissait trop irréel, trop en dehors de la réalité à laquelle il était habitué. À l'époque, si son récit n'avait abouti qu'au renforcement des superstitions locales, Antonin avait perdu toute crédibilité quand on s'était rendu sur les lieux. Rien. Pas de château immense, seulement l'antique ruine salie par les affres de la tempête. Mais bon dieu il les avait pourtant vu lui, les murs de la forteresse surgir du sol au centre d'une énorme tornade !

P'ti Piou avait préféré ne pas insister à l'époque, de peur de passer pour un fou. Il n'avait pas non plus dit avoir perdu la tête. On l'aurait pourtant pardonné pour ça, la tempête avait tapé sur le système de pas mal de monde. Le père Mathieu s'était bien mis à courir après chaque bout de bois de sa grange pulvérisée par le vent. Mais non, il avait préféré se taire et refermer le couvercle à jamais sur cette étrange nuit. Moins on en dit, moins on a de problèmes. Réveille pas le chat qui dort, telle était sa devise. Sauf qu'aujourd'hui, le souvenir de cette nuit se ravivait, un petit bout de son histoire rejaillissait.

Marc écoutait en silence. Il ne savait pas comment prendre cette histoire incroyable. Il était trop pragmatique pour

Le deuxième sentier

y adhérer, mais comment expliquer l'étrange phénomène dont lui-même avait été témoin, ces hautes tours scintillant dans le crépuscule ? Quelque part, il s'attendait à entendre cette histoire. Comme un rêve dont les lambeaux disparaissent aussi rapidement qu'on les poursuit, Marc parvenait à deviner les paroles d'Antonin un court instant avant qu'il ne les prononce. Il se posait de plus en plus de questions. Tout au fond de lui, une infime sensation, plus légère qu'un frisson, le parcourut. Une voix à peine perceptible lui intimait de se calmer.

Le deuxième sentier

V

Dans la cave, à la faible lumière d'une ampoule, Marc peignait. Il portait sa vieille blouse d'étudiant des Beaux Arts. De grands traits noirs et rouges barraient une construction géométrique ocre. La peinture formait des amas de matière colorée au couteau. Quel bonheur de se défouler ainsi ! Marc ferma les yeux, essayant de reproduire sur la toile les éclairs colorés que la migraine faisait jaillir derrière ses paupières closes. Son bras fendit l'air de haut en bas, la toile se macula de vermillon. Approchant son visage à quelques centimètres du tableau, Marc opéra en chirurgien. L'arrière-plan de la peinture vint se fondre avec la trace nouvellement apparue. Marc recula. Il resta un long moment devant sa création. Sans un mot, il jeta un drap sur la toile et lui tourna le dos. Il sortit de la cave. Lorsqu'il entra dans le salon, des notes de musique à peine audibles lui parvinrent aux oreilles, claires et douces : à l'étage, Astrid n'avait pas complètement fermé la porte. Sans qu'il sache pourquoi, cela l'agaça.

Le deuxième sentier

Marc saisit les clés de la voiture et se rendit à Salagnac pour acheter du paracétamol. Il laissa la voiture à l'entrée de la ville et marcha jusqu'à la pharmacie. Une brise fraîche passa sur son visage, apaisant son crâne douloureux. Pourquoi éprouvait-il de plus en plus de lassitude à côtoyer sa femme et son fils ? Il ne disait rien, mais il était parfois au bord de l'énervement. Il sentait une violence sourde monter en lui. Il lui arrivait presque chaque jour de souhaiter secrètement la mort de personnes qu'il ne connaissait pas, pour des brouilles, une queue de poisson ou une attitude déplaisante. Cela ne lui était jamais arrivé. Et, bon sang, pourquoi éprouvait-il ces incessantes migraines qui lui martelaient le crâne ?

*Tu sais que tu te poses trop de questions vieille branche ?
Tu me fais bien rire tiens...*

Marc en avait assez de cette voix qui s'était immiscée dans sa tête et qui refusait d'en sortir. Surtout si c'était pour le narguer comme ça.

*Avoue que tu crèves de le savoir.
Allez crapule, ouvre la boîte et je te dis tout.
Tu verras, c'est mieux que le sexe, c'est le pouvoir.*

NON ! Barre-toi espèce de parasite.

Bah... tu le sauras bien assez tôt.

Le deuxième sentier

Marco les petits bateaux qui vont sur l'eau... Ha ha ha ha !

C'était dit, Marc devenait fou. Il se le répéta plusieurs fois. Alors on peut devenir fou comme ça, consciemment ? Il respira profondément. Un vertige le submergea. Il ne désirait qu'une chose, rentrer, mais pas avant d'avoir ces foutus cachets. Il en acheta pour trente euros et ressortit en trombe de l'officine. Quelle chaleur dans ces commerces !

La nuit suivante fut certainement la pire de ces dernières semaines. Agenouillé dans la salle de bain, la tête posée contre la faïence froide du lavabo, Marc sentait la migraine pulser lentement sous la peau de son crâne. Des flashes et des tourbillons de lumière dansaient derrière ses paupières closes. Il posa ses mains contre la faïence. Une onde fraîche remonta le long de ses bras, ses poils se hérissèrent légèrement au niveau de ses épaules.

À tâtons, il ouvrit le robinet à fond et mit la tête sous l'eau froide. Cette sensation le détourna quelques secondes de l'incendie qui faisait rage dans son cerveau. Des larmes jaillirent de ses yeux et se mêlèrent à l'eau qui s'engouffrait dans le siphon. Il se laissa lentement glisser sur le sol de la salle de bain. Il était vidé, incapable d'apaiser le bateau ivre qui se jetait contre les parois de son crâne. Il resta là, le regard fixé sur le lino. Au loin, quelqu'un riait à gorge déployée. Il l'entendait

Le deuxième sentier

nettement. C'était un rire joyeux, sincère. Un rire d'un enfant. Marc releva la tête.

Un petit garçon, minuscule dans le lointain, courait en riant sur la plage. Il lui faisait de grands signes. « Viens ! », semblait-il crier, mais ses paroles étaient emportées par les vagues. Il se remit à courir joyeusement. Ses chaussures soulevaient des gerbes de sable derrière elles. *Suis-moi*. Il s'enfonça dans la jungle.

Les arbres se balançaient ensemble au gré d'une brise invisible. Le garçon courait sans se soucier des obstacles. Enfin, il fit halte devant une falaise couverte de lianes et de verdure. Avec un air de confiance, il fit signe à Marc d'écouter. D'une petite ouverture pratiquée dans la roche, s'élevait un tam-tam régulier qui s'abattit avec force sur les tempes de Marc.

Le deuxième sentier

Tu entends les arbres se plaindre dans le vent... tu entends les voix se tarir d'avoir trop crié...

... tu sens...

Tu sens l'amour fané se recroqueviller dans le creux d'une main rêche... assécher la source salée de ton espoir...

Et tu entends mon cœur fondre de ne pas se souvenir...

Tu sens la brise du soir caresser ton visage et emporter... disperser... les lambeaux de ta vie... Les mains et les visages se troublent... les silhouettes s'évaporent...

Tu jettes... éparpilles... les cendres de ton histoire au vent de l'oubli...

... l'oubli...

Mais tu sens les braises se raviver... les petits cœurs rouges palpiter d'envie... désir... d'incendier... de consumer...

Tu entends le craquement de mon être qui se fissure... ton histoire suinter des plaies de ma vie... la nôtre.

Tu m'as retrouvé... ne me laisse pas... ne t'inquiète pas... je m'occupe de toi... de nous... accepte-moi...

Je suis toi...

VI

Presque tous les mercredis, Julien revenait à la maison avec Émilie, une amie du même âge qui était dans sa classe. Sylvie et Benoît, les parents de la petite, avaient sympathisé et il n'était pas rare que la mère d'Émilie passe elle aussi l'après-midi à parler avec Astrid pendant que les deux enfants jouaient dans la maison ou dans le verger.

Marc avait peint plusieurs portraits de la fillette. Il y avait passé plusieurs heures, mais ça valait vraiment le coup. Il faut dire que du haut de ses 8 ans, Émilie était très belle. Ses cheveux bouclés lançaient des reflets roux et dorés au soleil. Son visage fin, accueillait un petit nez retroussé qui le rendait malicieux. On pouvait lire l'intelligence dans les yeux verts de la petite fille. Elle était d'ailleurs très douée, bien plus que ceux de sa classe. Mais, parce qu'elle n'était pas tout à fait surdouée, sa mère n'était pas pressée de la voir sauter des classes. L'apprentissage passe aussi et surtout par la qualité de la vie en société, disait-elle. Il lui importait qu'Émilie se sente à l'aise

Le deuxième sentier

avec les enfants de son âge, tâche dont elle s'acquittait très bien. Très sociable, elle avait proposé à Julien de jouer avec elle dès le premier jour, et le surlendemain, sa robe de mousseline blanche virevoltait dans le salon de Marc et d'Astrid.

La famille habitait une petite maison au centre de Salagnac aménagée selon les règles du Feng Shui. On ne trouvait chez eux que ce qui se faisait de mieux en matière de bien vivre et de bien penser. Divers hebdomadaires artistiques s'étaient étalés sur les étagères en essences d'arbre labellisées, aux côtés d'ouvrages plus ou moins onéreux. Pour couronner le tout, Sylvie était très bonne cuisinière. Elle savait tirer parti du moindre légume et de la moindre épice pour réaliser des plats succulents, pour une dépense dérisoire. Seule entorse à ce mode de vie vertueux, la famille possédait un 4x4. Mais on avait vite remédié à cette incompatibilité idéologique en reversant une somme régulière à un fond de compensation pour la défense de la nature. Et plus la famille roulait, plus elle compensait. Sylvie était très heureuse de son implication dans la protection de la nature.

L'événement se passa à la mi-novembre. Ce jour là, le vent avait forci et arrachait aux arbres leurs dernières feuilles. Dans le ciel, les nuages de traine survolaient la terre encore humide de la pluie nocturne. Le matin, comme à son habitude, Sylvie avait déposé sa fille devant la grille de l'école à 8 h 50

Le deuxième sentier

précise. Émilie était un peu ensommeillée, mais elle était pressée de montrer ses nouvelles chaussures à Julien. Celui-ci arriva deux minutes plus tard, amené par son père. Marc avait passé une mauvaise nuit, mais il commençait à être coutumier du fait. Depuis plus d'un mois, il dormait mal et faisait des cauchemars. Enfin, c'est le terme qui convenait le mieux puisque les morceaux de rêves dont il se rappelait faisaient plutôt penser aux songes abstraits d'une nuit de beuverie. Mais cette nuit-là avait été particulièrement pénible. En plus de la sensation d'avoir bu toute la nuit, un terrible mal de tête lui martelait le crâne. Il avait dû se forcer à prendre le volant. Il n'avait pas pu compter sur Astrid qui dormait encore à cette heure. Encore une fois, elle se décharge sur moi, s'était-il dit. Ras-le-bol de faire le commis ! Julien descendit de la voiture, Marc repartit à la maison pour terminer ses croquis. Dans la cour, Émilie était rayonnante. Sous les nuages, sa parka jaune et ses chaussures rouges semblaient émettre leur propre lumière. Elle se précipita vers le garçon et tourna sur elle-même comme une starlette. La journée se passa tout à fait normalement. La fillette reçut un dix sur dix en grammaire, et en sport, elle fut la meilleure aux 50 mètres. Le soir, avant de s'engouffrer dans l'imposant 4x4 de sa mère, Émilie convint avec Julien de se retrouver le lendemain chez lui. Le jour suivant, c'est la police qui sonna à la porte. Émilie avait disparu pendant la nuit.

VII

C'est Marc qui ouvrit la porte le premier. Il venait encore de passer une horrible nuit, pleine de rêves brouillés qui lui avaient laissé une vague nausée au réveil. Il était 11 heures passées, mais les policiers le trouvèrent en robe de chambre, les yeux à moitié fermés et les cheveux en pétard. À la vue des deux agents parfaitement costumés, Marc pensa à une ou deux blagues graveleuses sur les forces de l'ordre. Heureusement, il était trop fatigué pour que son sourire ne s'affiche ailleurs que dans son esprit. À leur demande, il les laissa entrer dans le salon.

- Je vous sers un truc ? demanda-t-il d'un air las.

- Non merci, nous ne restons pas longtemps, répondit l'un des deux agents.

- Bon bah je vais me chercher un café, dit Marc en laissant les policiers seuls face au canapé.

Devant eux, Julien, qui avait quitté la télé des yeux, les regardait fixement comme si l'un de ses héros de dessins animés

Le deuxième sentier

venait de se matérialiser devant lui.

- Nous aurions quelques questions à poser à vous et à votre femme, fit le premier agent au retour de Marc. Pouvons-nous la voir si elle est là ?

Marc demanda à Julien de monter dans sa chambre et appela Astrid. Une fois réunis dans le salon, le premier policier expliqua l'affaire.

- Vous connaissez la famille Meyran. Leur fille Émilie est une amie de votre fils.

Astrid répondit par l'affirmative.

- Il se trouve qu'Émilie a disparu cette nuit.

- Mais... comment est-ce possible ? s'étrangla Astrid.

À ses côtés, Marc avait pris un air grave, fronçant les sourcils comme s'il essayait de résoudre un problème particulièrement compliqué. Son regard se perdait quelque part dans sa tasse de café noir.

- Comment était Émilie quand elle venait ici ? reprit le policier. Était-elle anxieuse ? Avez-vous remarqué quelque chose de particulier ou d'inhabituel ?

- Non, fit Astrid. Je me souviens juste d'une petite fille pleine de vie.

- Et vous monsieur ?

- Bah, je l'ai vu hier matin en déposant Julien à l'école, répondit Marc. Elle avait l'air heureuse. Elle dansait.

Les deux agents finirent par prendre congé. Ni Marc ni Astrid n'arrivaient à rattacher cette idée à la réalité. Concevoir la pensée qu'Émilie avait disparu, que le chaos régnait dans la

Le deuxième sentier

maison Feng Shui, revenait à tenter de se convaincre que la Terre était plate.

Quelques jours plus tard, la neige se mit à tomber. Derrière la vitre de la cuisine, Marc regardait le paysage monotone disparaître lentement sous le linceul de l'hiver sans parvenir à poser ses yeux nulle part. Tout au fond de lui, il sentait son être se recouvrir de la même neige, lourde et collante. Julien était resté à la maison toute la semaine : route bloquée. D'ailleurs, la voiture avait un peu de mal avec ce temps. Ce matin, elle avait carrément refusé de démarrer. On a beau habiter à un quart d'heure de la ville, on se sent sacrément isolé dans ces cas-là.

Il ne fallait pas compter sur les voisins en ce moment. Chacun son fardeau. La majorité d'entre eux avaient été vaincus par les congères. Quant à la famille Meyran, avaient-ils au moins remarqué la neige ? Astrid les avait appelés deux ou trois jours auparavant. La personne qui avait répondu, un membre de la famille sûrement, avait indiqué qu'ils ne désiraient parler à personne. Comment leur en vouloir ? Marc ne put s'empêcher d'imaginer Émilie reposant au milieu de cette étendue monochrome. Seul petit îlot de couleurs, sa parka jaune, ses chaussures rouges et ses cheveux dorés, dont les boucles émergeaient à peine de la neige. Marc chassa cette idée glauque de sa tête. Ce serait pourtant si beau. Cela redonnerait vie à ce

Le deuxième sentier

paysage mort.

Julien n'était pas sorti depuis la visite des policiers. Il ne semblait pas faire attention à la neige. Ce n'était pourtant pas comme ça que l'hiver devait se passer. En hiver on s'amuse dehors et les enfants font un bonhomme de neige, se disait Marc. Mais là, rien. Seul le givre qui formait des étoiles au bord des fenêtres pouvait-il faiblement évoquer une quelconque décoration de Noël. Le cœur n'était pas à la fête.

À l'étage, Astrid jouait inlassablement. Ça énervait Marc profondément. Elle n'apparaissait presque plus. Et lui alors ? Qu'est-ce qu'elle en faisait ? Le sentiment de colère et de violence sourdes qui l'avait envahi en ville ressurgit d'un coup. Il se voyait la saisir par les poignets et lui crier sa colère. Pourquoi ne percevait-elle pas sa détresse ? Elle restait hermétique à ses arguments. Alors, il lui arrachait ses habits, la jetait sur le piano et la violait, encore et encore. Tu entends là ? Tu me comprends ou je dois répéter ? Qu'est-ce que tu fous toute la journée pendant que je me débats avec cette voix qui fait jaillir des choses horribles de mon esprit ? Il la traînait dans la neige et recommençait. Plus d'amour, rien qu'un désir intense. Ça ou frapper, le sentiment était le même, seul l'acte différait. Ensuite, elle disparaissait de son esprit, parce que, bien sûr, idéalement, il n'y a pas d'après.

La colère de Marc retomba aussi rapidement qu'elle était venue. Il tourna les talons et descendit à la cave, près de sa toile, sous la lumière tremblotante de la vieille ampoule. Il empoigna le couteau et l'enfonça dans les couleurs. Il fallait que

Le deuxième sentier

ça sorte.

VIII

L'hiver fut rude. L'enquête de police piétinait. Plusieurs battues avaient été organisées autour de Salagnac mais elles étaient restées vaines. La police s'intéressa un moment à un clochard qui traînait dans le secteur la nuit de la disparition. Mais là encore, fausse piste. Les bassins de rétentions avaient été vidés et la rivière explorée par des plongeurs. Un habitant de Salagnac fit les frais de l'enquête, mais pour un tout autre motif. Sa voiture déclarée volée avait été retrouvée au fond du cours d'eau. Une banale affaire de fraude à l'assurance. Pas de quoi fouetter un chat.

La radio faisait régulièrement état du non-avancement de l'affaire. « On est toujours sans nouvelles de la petite Émilie, 8 ans, disparue depuis douze jours maintenant », annonçait le présentateur. Une équipe de télé avait fait le déplacement pour l'occasion. Évidemment, il n'y avait rien à dire et les parents d'Émilie n'étaient pas emballés par ce type de célébrité. Les journalistes tentèrent bien de rencontrer les parents de Julien en

Le deuxième sentier

leur qualité de proche de la famille, mais Marc opposa une résistance ferme aux demandes d'interview. Hirsute, badigeonné de peinture, les yeux rougis par le manque de sommeil et par sa créativité quasi émétique, le peintre fit peur aux caméras qui se détournèrent vite de la maison de l'artiste.

*C'est la vie, que veux-tu ? On est là, juste toi et moi.
Ça fait plaisir hein ?*

C'est vrai, répondit Marc intérieurement. Ça pourrait être pire. Je pourrais être coincé par la neige, seul dans une maison avec pour toute compagnie une voix qui parle dans ma tête. Je pourrais être fou.

*Arrête de faire le malin. Qui est-ce qui refuse d'ouvrir
le coffre ? Allons, ne fais pas l'enfant.
Tu sais parfaitement ce que tu me dois.
Heureusement que c'est moi qui fais tout le travail à ta place
pour que tu puisses continuer de jouer au peintre en toute
innocence.*

Pour toute réponse, Marc lâcha un pet. Il vida sa tasse dans l'évier, le chevalet l'attendait au fond de la cave.

L'ampoule qui éclairait l'escalier était grillée. Il fallait descendre à tâtons dans l'obscurité. C'est l'amère expérience que fit Astrid lorsqu'elle voulut s'y rendre. Elle s'égratigna sévèrement la cuisse contre une planche. Elle avança néanmoins

Le deuxième sentier

dans l'obscurité. L'air était chargé de poussière. Marc se trouvait dans un renforcement de la cave. Il avait masqué l'ampoule avec des caisses en carton de manière à empêcher la lumière d'éclairer au-delà du cheval.

Astrid trouva son mari assis sur une vieille chaise défoncée, face à sa toile. En le découvrant ainsi, elle eut un haut-le-coeur : devant elle, Marc, barbouillé de peinture de la tête aux pieds, contemplait d'un regard éteint une toile totalement blanche. De la peinture sortait de sa bouche. Il avait dû en manger beaucoup. Ses lèvres remuaient à peine comme s'il tenait une conversation animée quelque part, au plus profond de son être. Terrorisée, Astrid appela Marc et commença à le secouer dans tous les sens pour le réveiller, mais il était aussi mou qu'un pantin de chiffon entre ses mains. Elle hurla et lui lança un coup de poing de désespoir. D'un coup, Marc se réveilla. Il prit conscience de la présence de sa femme. Ses yeux se remplirent de haine.

- Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-il dans un grognement sourd. Qui t'a autorisé à venir ici ?

- Mais... je... je m'inquiétais, il est tard et tu ne...

- Personne, PERSONNE ne me dérange quand je travaille, tu m'entends ? hurla-t-il de toutes ses forces en collant son visage à celui d'Astrid.

Brusquement, il lui saisit les poignets, la plaqua contre le mur sale de la cave. Il respira, sembla se calmer et reprit :

- Tu sais qu'il est dur de se concentrer au milieu des va-et-vient. Comment veux-tu que j'arrive à travailler si tu traînes

Le deuxième sentier

constamment dans mes pattes ?

- Mais...

- TA GUEULE ! Tu sais qu'il n'y a pas que toi et ton foutu piano ? Tu le sais ça ? Alors maintenant tu vas dégager ton petit cul de là et ne plus revenir d'accord ?

- Mais pour qui te prends-tu pour me parler comme ça ? s'emporta-t-elle. Tu sais qui je suis ?

Elle le repoussa violemment en arrière. La tête de Marc heurta l'ampoule qui se mit à vaciller. Les ombres dansaient lugubrement sur les murs.

- Une fouineuse, grogna Marc, rien qu'une fouineuse qui exige qu'on insonorise à grands frais sa pièce de répétition et qui ne se gêne pas pour venir me déranger dans mon travail.

Seuls le buste et le visage maculé de Marc sortaient de la pénombre, durement marqués par la lumière crue de l'ampoule.

- Je crois que tu ne m'as pas bien saisi, répondit Astrid. Si je suis là, c'est parce que je le veux bien. JE suis une pianiste reconnue et c'est MOI qui me crève à tout faire ici pendant que tu t'amuses à bouffer de la peinture au fond de la cave. Alors tu vas me faire le plaisir de te reprendre et de remonter là-haut vite fait bien fait, parce que je ne continuerai pas longtemps à entretenir un peintre lunatique et caractériel qui vit à mon crochet sous prétexte d'une pause artistique à durée indéterminée !

Marc reçut ces mots comme une gifle à son amour propre. Qui était cette femme qui se permettait de lui faire la morale comme à un enfant ? Mais de quel droit bon sang cette

Le deuxième sentier

comme se permettait-elle de s'ériger en grande commandeuse de cette famille ? C'en était trop, il fallait la corriger, lui montrer qui était le chef. Il frappa Astrid de toutes ses forces. Elle n'eut même pas le temps d'esquiver le coup tellement celui-ci s'abattit rapidement. La gifle l'envoya à terre. Sonnée par le choc, elle n'aperçut de son mari que les traits marqués de son visage, découpé à la serpe par l'ampoule vacillante. Une lueur d'intense satisfaction brillait dans le fond de ses yeux.

- Tu vas me laisser tranquille maintenant, reprit-il d'un ton très doux.

Il lui tendit la main. Effarée par son attitude elle ne répondit rien, mais il ne parut pas s'en soucier.

- Bien, continua-t-il. Je te remercie de ta compréhension. C'est dur pour moi tu sais. Tous ces trucs à gérer... et puis l'autre dans sa boîte, pas évident tout ça ma chérie. Enfin, tu vois quoi.

- La création est un processus complexe, expliqua-t-il en la raccompagnant. Il nécessite la réunion subtile des êtres qui cohabitent en chacun de nous. C'est un travail intime tu comprends ? Bref, je te saurai gré à l'avenir d'attendre plutôt que de venir ici.

La joue anesthésiée, Astrid repartit seule dans le noir. Il est fou, se répétait-elle, complètement fou. Quand elle entra dans le salon, Julien se tenait là debout et silencieux. Il la fixait en silence. C'est alors qu'elle prit conscience de son état. Sa robe blanche était sale et déchirée, la jambe droite couverte de sang. Ses bras étaient couverts de peintures mélangées, et son

Le deuxième sentier

visage, déformé par la tristesse et la peur, était maculé de couleurs qui s'était mêlées avec ses larmes. Ses yeux rougis la piquaient atrocement. Julien resta un moment à la contempler. Sans un mot, il tourna le dos et monta dans sa chambre. Astrid le rattrapa. Julien ne la crut pas quand elle lui raconta qu'elle était tombée dans l'escalier, mais il fit semblant pour lui faire plaisir.

Ce soir-là, Marc rendit visite à Julien dans sa chambre. Il trouva son fils assis dans le noir au milieu de ses jouets. Il alluma la lampe de chevet et prit place sur le lit. Il parcourut la chambre du regard. Le volume de bazar semblait avoir doublé depuis leur emménagement. Marc ne pouvait pas lui en vouloir, il avait fait exactement la même chose au même âge. Il ne savait pas trop pourquoi il était venu là au juste. Pour faire acte de présence en tant que père ? Bof. Il s'agissait plutôt d'une décision prise sur un coup de tête, instinctivement. Il regardait son fils et il avait l'étrange impression d'avoir enfilé le costume d'un anthropologue.

- J'ai encore vu le château papa, dit Julien soudainement. On dirait qu'il grandit.

Le garçonnet avait lâché ces mots gravement, sur un ton sentencieux. Les tours qui miroitaient dans le crépuscule du lointain ne semblaient plus l'amuser du tout.

- C'est peut-être un mirage, répondit Marc. Ce ne sont que de vieilles ruines.

- Je sens qu'il me regarde, chuchota Julien. Il ne m'aime pas. Il veut me tuer.

Le deuxième sentier

- Mais qu'est-ce que tu vas chercher là ? Tu l'as vu cet été, ce n'est qu'un tas de pierres. Il n'y a personne là-bas.

Marc se leva et se dirigea vers la fenêtre. L'obscurité la plus complète régnait à l'extérieur, c'était une nuit sans lune. Pas de château, rien.

- Bobby ne me parle plus, souffla Julien au bout d'un moment. J'ai peur...

Marc ne répondit rien, mais l'ombre d'un sourire de satisfaction passa sur son visage.

Le savoir c'est le pouvoir, toi tu sais...

- Et sinon à l'école, ça va ? demanda Marc en l'air.

- Bien, répondit Julien d'un ton parfaitement neutre.

- Je suis bien content. Continue comme ça, c'est important.

Marc se leva et quitta la chambre en souhaitant une bonne nuit au petit garçon qui était toujours assis entre ses montagnes de jouets.

IX

Le soleil verse son flot de lumière sur la forêt, faisant briller les feuilles comme autant de diamants. Il fait bon. Au-dessus de lui, la cime des arbres se balance avec le son du ressac sur une plage de galets. Au sol, les spots de lumières se parent de mille couleurs au gré des caprices du gigantesque kaléidoscope végétal.

Au détour d'un immense chêne à l'écorce décharnée par le temps, le chemin de terre battue se divise. Le visiteur insouciant n'aurait pas remarqué la légère excroissance qui naît à cet endroit, mais cette langue de terre qui plonge sous les bosquets l'intrigue, lui. Consciencieusement, il écarte les branches pour se frayer un passage. Il n'a aucun mal à traverser la masse compacte de la végétation. Prenant bien garde à suivre le chemin, il marche pendant un temps qui lui paraît interminable, mais cela n'a pas d'importance. Il se sent bien.

Peu à peu, il remarque que la forêt change d'aspect. Le sol se met à monter en pente douce. La cime des arbres semble

Le deuxième sentier

plus basse. Plus dense aussi. Il a dû passer une frontière entre deux essences dominantes. Bénéficiant de moins de lumière, la végétation basse laisse la place aux ronces. Apparemment, celui qui s'en sort le mieux est le lichen dont se parent tous les troncs.

Cela doit faire longtemps qu'il marche car la lumière commence à baisser. Il se retrouve bientôt dans la pénombre. Il n'a pas peur, il aime bien la forêt la nuit. Et puis le chemin a quelque chose de rassurant. La nature du sol change. Il devient plus souple, comme le revêtement en caoutchouc des terrains de jeux pour enfants. Bien que le feuillage masque presque totalement le ciel, il peut percevoir le relief du sous-bois comme si un minuscule morceau de lune s'était accroché aux branches les plus hautes.

Sous ses pieds, la terre devient spongieuse. Sur sa peau, il sent l'air s'humidifier. Le chemin traverse une zone marécageuse. Ça et là, des arbres au tronc tortueux émergent de la vase. Un fin voile de brume plane quelques centimètres au-dessus de la surface de l'eau. Observant le paysage alentour, il remarque que le chemin disparaît sous l'eau croupie pour réapparaître de loin en loin sur de petits monticules couverts de mousse. Il avance avec précautions au milieu des eaux stagnantes. D'infimes points de lumières clignent autour de lui, comme si un immense drap noir piqué de milliers de trous d'épingle l'entourait de toutes parts. Les vers luisants disparaissent sous ses pas pour se rallumer aussitôt derrière lui. Il a l'impression de marcher sur un tapis vivant.

Alors qu'il se trouve au beau milieu du marécage, le

Le deuxième sentier

chemin disparaît pour de bon. Devant lui, le marais s'enfonce au milieu de la forêt sans plus offrir le moindre monticule où poser le pied. Il frissonne. La température baisse. Il regarde autour de lui, les vers luisants ont disparu. À ses pieds, un remous dans l'eau perturbe la surface calme du marigot. Quelques plantes aquatiques ondulent au passage des vaguelettes. Il s'accroupit et saisit la forme sombre qui affleure la surface de l'eau.

La petite main qu'il tient n'est attachée à aucun corps. Livide, elle semble presque irréelle sous la lumière blafarde du sous-bois. La peau est marbrée. Le bout des doigts est rongé, peut-être par un animal, peut-être par le séjour prolongé dans l'eau. Des morceaux de chair pendent du poignet.

Une profonde solitude l'envahit. Pourquoi le chemin l'a-t-il mené jusque-ici ? Il reste un long moment à considérer le membre sans savoir que faire. Quelque chose bouge dans la main. Un gros ver sombre, une sangsue peut-être, s'extirpe des chairs dans un bruit de succion et tombe dans l'eau avec un bruit qui se répercute longuement entre les arbres morts. Les ondulations rident la surface sans bruit, mais elles ne s'évanouissent pas, au contraire, elles s'amplifient. Les vaguelettes se creusent de plus en plus, frappant le tronc des arbres avec violence. Le bruit s'intensifie, grandit jusqu'à devenir semblable à celui de l'océan s'écrasant sur les rochers un jour de grand vent.

A quelques mètres devant lui, il aperçoit une forme se dessiner sous la surface de l'eau. La chose émerge lentement. Il la reconnaît malgré la pâleur extrême de son visage. La

Le deuxième sentier

putréfaction a fait son œuvre, les yeux sont tombés de leurs orbites et la partie inférieure de la mâchoire dévoile maintenant les tendons et les dents de la fillette. Une partie du visage manque à droite. Quelque chose de dur semble avoir raclé la pommette saillante. Un large morceau de chair pend le long de la jambe, comme s'il avait été retroussé. Un animal a dû vouloir goûter cette chair fraîche, mais il a sûrement été dérangé avant d'avoir pu finir son festin. La fillette relève sa capuche, découvrant ses cheveux dorés, ondulant sur ses épaules. Ils sont toujours aussi beaux. Elle avance au milieu des vagues jusqu'à se tenir à moins d'un mètre de lui.

Elle le fixe de ses yeux vides. Les muscles de sa joue se contractent, ses tendons établissent une tension sur la peau de sa face. Sa lèvre supérieure se retrousse. Elle sourit. Elle tend une main livide vers lui et prend le membre amputé. Reculant de quelques pas, elle enlève sa parka jaune et la laisse glisser dans l'eau. Elle est nue. Sur son visage et son crâne, des lambeaux de peau de détachent en fines bandelettes. Devant lui, la fillette quitte sa peau comme un costume de bal qu'on laisse tomber une fois la fête terminée. Sa tête, sa poitrine, ses bras et ses jambes ne sont bientôt plus qu'une masse sombre de chair à vif. La fillette s'effondre alors sur elle-même en une vague de tripes et de sang avant de disparaître dans les eaux noires du marigot. Autour de lui, les vers luisants rallument leurs lampions.

Le deuxième sentier

X

Marc se réveilla en sursaut. Il était trempé de sueur. Il regarda autour de lui. Il se trouvait sur sa chaise, dans la cave. Sa peau le tirait furieusement. Il passa la main sur sa joue et s'aperçut qu'il était recouvert d'une épaisse croûte de peinture sèche. Il conservait une perception aigüe de ce qui venait de se passer. Machinalement, il regarda sa main, celle qui avait saisi le petit membre. Une sensation de froid l'ankylosait jusqu'au poignet. Il plia les doigts, ils étaient engourdis. Pourtant, il n'était pas certain que ce rêve lui appartienne, comme s'il avait intercepté par accident un songe qui ne lui était pas destiné. L'espace d'un instant, il se sentit dépossédé de son propre corps.

Marc se leva. Malgré les courbatures qui le lançaient dans les cuisses, il se fraya rapidement un passage vers la sortie de la cave. Dans le salon, il resta un moment à cligner des yeux, ébloui par le flot de lumière. D'une voix rauque, il appela plusieurs fois Astrid et Julien, sans résultat. Apparemment ils n'étaient pas là. Un bon café s'imposait.

Le deuxième sentier

Dehors, la situation n'avait pas l'air de s'arranger, la neige avait pris possession de la région et s'y sentait bien. Bah, se dit-il, qu'importe le temps qu'il fait dehors quand on est bien au chaud chez soi ?

Il se rendit dans la cuisine. L'endroit lui parut étranger, distant. Il regarda autour de lui, fit quelques pas. Un mur invisible séparait son esprit de l'univers dans lequel évoluait son corps. Il regarda sa main se saisir de la tasse et la porter à sa bouche. Il observa ses papilles réagir au mélange caféiné. Ses yeux se posèrent sur l'horizon blanc. L'image traversa lentement plusieurs couches de conscience avant de livrer son contenu. Marc digéra l'information. Une sensation monta de son torse : sa main avait faibli et avait renversé du café brûlant sur son corps. Marc considéra la chose. Comment un ensemble cohérent de cellules et de matières organiques destiné à assurer sa propre survie peut-il s'automotiler ainsi ? Il retenta l'expérience, son esprit redonnant l'ordre à son corps à travers le mur de plus en plus opaque de sa lucidité. Sa main se saisit d'un couteau. Ses doigts enserrèrent la lame, de plus en plus fort. De petits ruisseaux rouges se formèrent et s'écoulèrent au sol. Ça marchait. Le constat réjouit Marc. Quelle puissance que celle de s'adonner froidement à son autodestruction !

*Allonge-toi... laisse le linceul opaque de l'oubli envelopper ton
âme...*

*rends-moi... mon corps... laisse-moi...allumer l'incendie
... exploser... me souvenir... déchiqueter... les lambeaux du*

Le deuxième sentier

souvenir... arracher les mains qui m'ont touchées... qui m'ont touchées.

Chimère... tu n'es qu'illusion. JE suis réel...

... j'étais...

Le soir tombait. Marc était affalé sur le canapé, immobile depuis des heures. S'il n'avait pas eu les yeux ouverts, Astrid aurait pensé qu'il dormait. Mais ce n'était pas le cas. À sa vue, elle fut prise d'angoisse, ne sachant si elle devait approcher du canapé ou s'enfuir en silence. Que faisait-il ici dans la pénombre ? Il y a quelques mois encore, la vue de son mari allongé seul dans le canapé, à la tombée de la nuit, aurait fait naître une petite boule de feu au plus profond d'elle. Ce soir-là, c'est un frisson glacial qui parcourut sa colonne vertébrale.

- Marc ? Demanda-t-elle. Tu dors ?

- Non, dit-il sur un ton d'extrême satisfaction qui fit peur à Astrid. Que lui réservait-il ?

- Je... Je peux te parler un instant ?

- Mais bien sûr, qu'est-ce que tu veux ma chérie ?

- Tu sais, depuis quelques temps tu... j'ai l'impression que tu n'es plus vraiment le même. Tu as changé. Tu... enfin...

- Oui ?

- Eh bien je... tu me fais peur tu sais... je... tout ce temps que tu passes à la cave et... tu ne viens même plus dormir avec moi. Je ne te reconnais pas. On dirait que tu n'es pas toi...

- Ah bon ? répondit simplement Marc sur le même ton léger.

Le deuxième sentier

Astrid ne savait plus comment prendre la chose. Se moquait-il d'elle ?

- Tu te sens bien Marc ? Tu sais, si quelque chose ne va pas, on peut appeler le médecin Je suis sûre qu'il viendra même avec toute cette neige.

- Ah, tu penses que je ne vais pas bien alors... et tu imagines que je suis fou et que je n'ai plus ma place auprès de toi et de mon fils. Tu penses peut-être qu'il faudrait m'éloigner de Julien, que je pourrais lui faire du mal ?

Marc avait dit ces mots avec une égalité et une froideur scientifique qui glaça Astrid.

- Je... mais non enfin, qu'est-ce que tu vas chercher là ?
Je dis juste que...

- JE SAIS ce que tu dis. Je suis le PÈRE, rappelle-toi.

- Quoi ? Mais, heu... la question n'est pas là, je sais bien que tu es le père de Julien.

- Non.

- Quoi ?

- Je ne suis pas le père de Julien, je suis plus que ça. C'est Bobby qui me l'a dit. Il va me venger, arracher les mains qui m'ont touchées.

- Marc, tu... tu as bu ? Viens te coucher maintenant, on en reparlera demain si tu veux.

- Non, je reste. J'attends l'inspiration pour une nouvelle toile. Bobby me parle avec elle. Il m'a dit qu'il devait prendre la place de la main qui touche pour tuer son souvenir.

Astrid recula et partit en laissant son mari marmonner

Le deuxième sentier

seul sur le canapé. Elle avait vraiment peur maintenant. Qui était ce Bobby ? Elle avait bien entendu Marc parler seul de temps en temps, mais tout le monde fait ça, même elle. Maintenant qu'elle y pensait, elle ne pouvait s'empêcher de voir son mari discuter dans le vide, persuadé de tenir la conversation à ce Bobby. Schizophrénie ? Comme ça, aussi subitement ?

Le deuxième sentier

XI

Ton lit trône au milieu de ta chambre, un cube aux angles parfaitement droits dont le capitonnage en tapisserie bleu ciel ne sert qu'à empêcher les tonnes de terre et d'asticots de t'engloutir. Tu te prends parfois à t'allonger sur le dos dans le noir et à croiser les mains sur ta poitrine. Tu restes là, dans le plus parfait silence, à attendre que le bout luisant d'une pioche perce le plâtre du plafond.

Tu mets toujours un soin particulier à entretenir un bazar innommable. Caché au cœur de ce maquis fait de collines et de vallées, tu te sens en sécurité. Tu t'abrites derrière des remparts de jouets. Tes parents ne comprennent pas ton entêtement à maintenir cet inextricable fatras et s'évertuent à faire place nette autant de fois que nécessaire. Mais tu reconstruis ta forteresse de jouets dès qu'ils tournent le dos, car ce n'est que là que tu te sens protégé. Ta mère aurait dû comprendre.

Oui maman, toi tu aurais pu... tu aurais dû... te douter

Le deuxième sentier

que ce contre quoi je me protégeais ainsi était là, tapis dans l'obscurité du placard dont la porte ne fermait pas et attendait la nuit tombée pour envahir mes rêves. Quoi que je fasse il retrouve toujours sa place le soir venu, et la lumière crue du lampadaire voisin s'immisce invariablement par le même interstice de mes volets pour frapper de son pinceau blafard l'oeil de Bobby, l'arlequin multicolore aux yeux de cristal.

Nous restons pendant des heures à nous observer dans ce tombeau, toi dans ton lit, luttant contre le sommeil, moi au fond de mon placard, attendant patiemment que l'épuisement t'emporte. Et c'est là que la fête commence.

La porte de ta chambre s'ouvre sans bruit. Je te vois frissonner, enfoui sous les couvertures. Tu sens le matelas s'enfoncer, les mains s'introduire sous les draps. Tu fermes les yeux aussi fort que tu peux, tu ne veux pas savoir. Et pendant que les mains te caressent dans le noir, tu t'envoies loin, sur ton île. Je suis toujours là, témoin passif qui capte l'horreur de mes yeux de cristal désespérément ouverts sur l'enfer. Toi, tu es ailleurs, avec les elfes et les lutins, mais tu ne dis rien, même lorsqu'ils te mettent un doigt dans l'anus ou qu'ils te griffent pour le plaisir. Ils pensent que tu coopères en te taisant, mais tu n'es plus avec eux. Tu es déjà occupé à déchiqueter leur visage, à écraser leurs doigts avec des pierres, à les laisser pourrir au soleil, leurs entrailles dégueulant de leurs dépouilles nécrosées. Et tu ris aux éclats lorsque les corbeaux se disputent les restes agonisants.

Mes yeux d'arlequin voient tout et tu m'en veux. Alors tu

Le deuxième sentier

te jettes sur moi et tu m'arraches les yeux. Tu te dis que c'est moi qui les envoie. Les enfants ont peur du loup caché sous le lit, toi, tu as peur de l'arlequin aux yeux de cristal et de son armée de mains poisseuses, gluantes et fouineuses. Tu m'enfermes dans le seul endroit que tu contrôles, tu me boucles à double tour au fond d'un coffre, au fond d'une grotte, et tu jettes la clé au plus profond de ton cœur.

Mais tu ne peux pas fermer les yeux et oublier. Je suis ta mémoire, ton histoire. J'étais là, m'abreuvant de ta souffrance. Regarde comme je te vomis tes souvenirs au visage. Je suis Bobby et je suis eux. Tu peux sentir mon désir exploser contre ton âme. Je suis la part de toi-même que tu refuses d'être, je suis ces mains qui frôlaient ton corps avec avidité, qui le pénétraient et en palpaient chaque recoin, toujours plus profondément.

Ta rage est intacte, tu ne peux plus la contenir. Je peux t'aider, je suis Bobby, je suis toi...

XII

Le mois de février pointait son nez, et ce sont des arbres figés dans la glace qui l'accueillirent. Depuis quelques semaines, rares étaient les voitures qui osaient s'aventurer dans les parages tant les risques de se retrouver bloqué par une congère étaient grands. Malheureusement pour Salagnac, le travail était insurmontable pour le seul chasse-neige de la commune. À peine avait-il déblayé une portion de route qu'elle était recouverte le lendemain matin.

Malgré la morsure du froid, le vieil Antonin arpentait la vallée à bord de son tracteur sans crainte de s'embourber. C'était son rituel, sa promenade quotidienne quelles que soient les conditions météorologiques. Il sortait tôt et il n'était pas rare que le soleil levant le trouve là, roulant au milieu de la neige rougie par les premiers rayons de la journée.

Le temps était aussi superbe que glacial ce jour-là. Comme à son habitude, Antonin s'était levé avant que l'aurore n'embrase la vallée. Il avait bu du café noir, mangé une tartine

Le deuxième sentier

de fromage avec du sel et enfilé son vieux blouson vert foncé. Après avoir aidé son tracteur à démarrer en versant quelques gouttes d'éther dans le filtre à air, il prit la direction des Sous - Roches. À cet endroit, la vue se dégageait vers l'est, laissant au soleil levant tout le loisir d'inonder la vallée.

Antonin lui faisait face lorsque le premier rayon, pareil à une minuscule pépite flamboyante, pointa à l'horizon. Antonin goûta ce court instant où l'obscurité s'efface devant la lumière, et pendant lequel le silence s'installe avant de se faire engloutir par le vacarme diurne. La neige se teinta de pourpre. Les peupliers givrés lancèrent leurs pointes enflammées vers le ciel. Antonin contempla le paysage. C'est alors qu'il avisa une tache très rouge à une vingtaine de mètres de lui. Elle ressemblait à une perle de sang luisant sur la neige. Intrigué, il descendit de son tracteur et s'approcha. Il eut un haut-le-cœur et peina à retrouver sa respiration. Il tenait entre ses mains l'une des petites chaussures rouges d'Émilie. Il resta un moment à observer sa trouvaille, ne sachant que faire. Le petit soulier au verni écaillé reflétait faiblement la lumière matinale au creux de ses mains ridées.

Il tourna la tête vers la droite, il se tenait à côté du gué qui marquait l'entrée du bois des Sous-Roches, sur les flancs de la Mauvise. Sans réfléchir, Antonin traversa le ruisseau gelé et se précipita sur le chemin. Il marcha longtemps, cherchant des traces de passage, regardant derrière les buissons gelés pour trouver... il ne savait quoi. La petite chaussure serrée entre ses doigts, il gravit la colline. Le sang lui battait les tempes et le

Le deuxième sentier

froid pénétrait ses articulations. Plusieurs fois il s'arrêta, hors d'haleine. Plié en deux, les mains sur les genoux, toussant et crachant, il essayait de calmer son cœur emballé. De petits nuages de vapeur s'échappaient en rythme de sa bouche. Mais il repartait. Au fond de lui, une inquiétude de plus en plus oppressante le poussait à continuer.

Le vieil homme déboucha enfin dans la clairière, au sommet de la colline. Il se figea à la vue des murailles écroulées. Les restes du château se dressaient fièrement dans la lumière du matin. Un voile de brume s'attardait au pied des remparts. Il aurait donné tout ce qu'il avait pour ne pas se trouver là. Cette terre était maudite. Que diable faisait-il ici ? Il ne devait pas traîner là. Il décida d'inspecter rapidement les environs et de déguerpir au plus vite. Quelques minutes plus tard, c'est au pied d'un rempart qu'il la découvrit. Émilie était allongée, les jambes plongées dans un trou, tout contre le mur. L'hiver avait posé sur elle un fin linceul de neige immaculée. Antonin resta hébété pendant un très long moment. Il ne pouvait détacher son regard de la fillette aux cheveux d'or et à la parka jaune.

Rapport d'autopsie (extrait) :

Date : 9/02/20..

Dossier : F-0E8-02-20..

Le deuxième sentier

Médecin légiste : C.. Frédéric

Nom : MEYRAN Émilie

Sexe : Féminin - Race : Blanche

Age : 8 ans

Lieu du décès : Bois des Sous-Roches,
Salagnac

Date du décès : Début novembre 20.. -
Heure indéterminée

CAUSE PROBABLE DU DÉCÈS

Perforation de la veine jugulaire externe
gauche.

DIAGNOSTICS ANATOMIQUES RETENUS

État de décomposition avancée avec
momification partielle des tissus.

Présence d'un sillon de strangulation.

Orifice d'entrée d'un objet pointu au
niveau de la veine jugulaire externe
gauche.

Amputation traumatique des mains.

Lacérations multiples du visage, du torse
et des jambes.

Hématomes sur le haut du crâne, les jambes
et les parois vaginales.

Le deuxième sentier

EXAMEN

En début d'examen, le cadavre est vêtu d'une parka jaune, d'une chaussette blanche et d'une chaussure rouge au pied droit. Absence de la chaussette et de la chaussure gauche, de vêtements et sous-vêtements (tee-shirt, slip).

Le corps est celui d'une fillette blanche normalement développée, mesurant 1,26 m et d'un poids approximatif de 22 kg, cheveux blonds épars. Le corps présente un état de décomposition avancée que l'on peut expliquer par un séjour prolongé (3 mois) à l'air libre. Le froid et la neige ont stoppé en partie le processus de décomposition, entraînant une momification des tissus.

La partie gauche du visage porte des traces de profondes lacérations d'origine animale. Les yeux sont absents. Un Diptère (*Phormia Regina*) est présent au fond de la cavité orbitale droite. Le derme est absent sur le menton et la mâchoire inférieure. La dentition est bonne. Des fibres de cotons sont présentes entre les

Le deuxième sentier

dents et dans l'arrière-gorge. Une empreinte dentaire est réalisée. Un orifice de 8 mm de diamètre a été pratiqué au niveau de la veine jugulaire externe gauche. Il présente des bords très irréguliers. Des éclats de bois sont présents à l'intérieur. Un profond sillon de strangulation apparaît sur le cou et la gorge. Le larynx est écrasé.

Les bras présentent de multiples contusions et hématomes entre 6 et 16 mm. Les mains sont absentes au niveau des poignets. L'aspect des tissus démontre une amputation traumatique, probablement due à un arrachement. Des fibres de nylon sont présentes au niveau des lésions. L'abdomen est ouvert de haut en bas sur 15 cm. Le rein droit, une partie de l'intestin grêle et le foie sont manquants. Les lésions, identiques à celles de la partie gauche du visage, indiquent une origine animale. Des pupes vides de *Sarcophaga Carnaria* sont retrouvées dans l'abdomen. Une quinzaine de boursofflures épidermiques brunes mesurant entre 2 et 6 mm, qui semblent être des nids d'insectes nécrophiles, sont présentes autour de la cavité abdominale.

Le deuxième sentier

Le vagin est élargi et l'hymen est déchiré. De multiples contusions et des traces de sang séché couvrent les parois vaginales. Des relevés sont pratiqués pour déterminer la présence de liquide séminal. Six lacérations parallèles de 4 à 6 cm et espacées de 8 à 10 mm couvrent l'intérieur de la cuisse droite.

Les jambes présentent des signes de décomposition moindre que le reste du corps. La position dans laquelle la victime a été retrouvée explique que les membres inférieurs ont bénéficié d'une conservation plus longue grâce à la faible quantité d'oxygène présente dans l'excavation. Des stries circulaires profondes marquent l'extérieur des chevilles gauches et droites. Des fibres de nylon y sont présentes en grand nombre.

L'examen chimique du sang réalisé afin de détecter d'éventuelles traces d'alcool ou de drogue, pratiqué par le docteur Bruno L., est négatif.

Date et heure d'identification :
11/02/20.., 10h20
Identification faite par : Sylvie et

Le deuxième sentier

Benoît MEYRAN

Parenté : parents

Adresse : 56 rue Noyant, Salagnac

Connaissaient la morte depuis : 8 ans

Commentaires : -

XIII

La découverte du corps d'Émilie jeta un voile opaque sur la vallée. Très vite, les rumeurs les plus folles coururent. Elles se répandaient si rapidement qu'elles semblaient s'affranchir des difficultés de circulation. D'abord, on accusa les loups, mais on se souvint vite qu'ils avaient cessé de rôder dans les collines depuis plus d'un siècle. La Mauvise alors ? Son histoire tourmentée en attestait. Une partie des habitants délaissèrent cette idée, laissant les autres osciller entre superstition et incrédulité. Mais des informations filtrèrent et on se dirigea vers l'hypothèse la plus probable : un fou violeur et tueur d'enfants rôdait. Dès lors, de nombreux parents interdirent à leurs enfants de pointer le nez dehors. Chacun commença à épier ses voisins. Un climat lourd et délétère tomba comme une chape sur la vallée.

Heureusement pour les habitants, la police savait à quel point un drame comme celui-ci peut affecter une aussi petite ville. Grâce aux prélèvements effectués par le médecin légiste,

Le deuxième sentier

les forces de l'ordre mirent en place une procédure de relevé d'ADN en un temps record. Il fallait calmer la population. La salle du conseil municipal fut réquisitionnée pour l'occasion, et tous les hommes se précipitèrent donner leur ADN afin de bien montrer qu'ils n'avaient rien à se reprocher. Ils s'arrangeaient même pour être vus, ralentissant le pas avant de pénétrer dans la mairie.

Le tracteur du vieil Antonin ne connut jamais pareille activité. Plusieurs fois, il dut faire la navette pour aider ses voisins isolés dans la campagne et dépourvus d'engin capable de rouler dans la neige. Cette compagnie était distrayante, il en avait bien besoin. C'est d'ailleurs sans peine que le voisinage acceptait le café et l'armagnac que le vieil homme offrait à longueur de journée. Il avait été sacrément secoué par sa découverte. Il ne dormait plus beaucoup. Sa femme l'avait plusieurs fois surpris debout en pleine nuit à échafauder des théories sur les raisons de la mort de la fillette. Toutes prenaient leurs sources au même endroit et convergeaient en un seul point : La Mauvise s'était réveillée un soir de novembre, trente ans auparavant. Elle avait trouvé un nouveau maître, et maintenant, elle exécutait ses rêves les plus fous. Seul le vieux Beurna l'avait cru à l'époque, mais Antonin en était sûr, c'était ce qui s'était réellement passé.

Marc aussi profita du tracteur du vieil homme. Antonin avait remplacé son siège par une plaque de métal tordue à 90 degrés et recouverte d'une vieille couverture. Il était moins à l'aise que dans son siège habituel, mais il pouvait transporter

Le deuxième sentier

deux personnes sur ce banc improvisé, à la vitesse maximale de 20 km/h. Rien de très légal dans tout ça, tout comme l'absence de feux de signalisation ou de carte grise, mais qui dans la région se serait permis de verbaliser le vieil homme ?

- T'es pas très causant mon gars en ce moment. C'est le froid qui te rabougrit comme ça ?

- Non, Antonin, au contraire. J'aime le froid et l'hiver qui enfouit tout sous la neige jusqu'au printemps.

Antonin grommela. L'hiver n'avait pas tout enfoui et le souvenir de la petite fille lui sauta au visage.

- Comment vont ta femme et ton fils ? demanda-t-il à Marc pour changer de sujet.

- Bien. Tout le monde va très bien.

- Ça fait longtemps qu'on ne vous a pas vu. Venez manger à la maison un soir.

- Pourquoi pas ? Ça leur fera prendre l'air. Astrid sent un peu le renfermé ces temps-ci.

Antonin ne releva pas, mais il perçut dans le ton acide de Marc que quelque chose clochait. Encore une fois, il changea de sujet. Ils terminèrent leur voyage en parlant de tout et de rien. Surtout de rien. Antonin attendit Marc à l'extérieur de la mairie.

- Je fais vite Antonin, lui dit Marc en montant les marches du bâtiment.

La salle du conseil était majestueuse. Elle avait été aménagée au milieu du XX^e siècle dans l'une des anciennes salles de réception du manoir qui accueillait aujourd'hui la mairie. Tout dans le lieu inspirait la crainte et le respect. Des

Le deuxième sentier

fresques représentant des scènes de chasse et des campagnes napoléoniennes s'étendaient sur toute la hauteur des murs. Loin au-dessus des têtes, quatre grands lustres de cristal captaient les rayons de soleil qui s'engouffraient par les hautes fenêtres, et projetaient sur les murs la lumière diffractée en une multitude de tâches multicolores. Marc avança. Une lourde table en bois massif avait été placée tout au bout de la salle. Six personnes, quatre policiers et deux élus, se tenaient derrière elle. L'un des policiers, muni d'une paire de gants en latex, passait une spatule dans la bouche d'un homme que Marc ne connaissait pas.

- Bonjour monsieur, fit l'un des policiers. Veuillez donner votre convocation à mon collègue et patienter quelques instants s'il vous plaît, ce ne sera pas long.

Les autres saluèrent Marc silencieusement. Il tendit sa convocation à un jeune policier. Sûrement un nouveau, pensa-t-il. Lorsque l'agent se saisit du document, Marc ne le lâcha pas tout de suite. Le policier releva la tête, étonné. Marc lui dévoila toutes ses dents en un immense sourire carnassier. Une demi-seconde passa. Marc desserra ses doigts. Le jeune policier enfila une paire de gants blancs. Ses mains tremblaient légèrement. Marc jubilait.

- Veu... Veuillez ouvrir la bouche s'il vous plaît.

- Aaaaaaaaaah...

Marc faisait le pitre. Penché en avant, les bras en arrière, il ouvrait grand la bouche en tirant la langue, les yeux révoltés. Le jeune policier lui frotta l'intérieur de la bouche avec une spatule. Au moment de la retirer, Marc referma ses mâchoires

Le deuxième sentier

d'un coup sec à un millimètre des doigts du jeune policier et lui rigola franchement au visage.

- Eh bien voilà messieurs, j'ai effectué mon devoir de citoyen, lança-t-il à la cantonade en signant le registre. Bien évidemment, au cas où je serais l'heureux élu, je vous saurais gré de m'en avertir par lettre recommandée. Je vous souhaite bien le bonjour très chers représentants de la force publique.

Sur ces mots, il tourna les talons et repartit en sifflotant le Boléro de Ravel.

XIV

Lorsque Astrid ouvrit les yeux, le réveil affichait 2 h 34. Elle resta un instant à considérer les chiffres rouges, l'esprit encore embrumé. Elle prit peu à peu conscience de l'endroit où elle se trouvait, allongée dans le grand lit de la chambre, sous une énorme couette. Il faisait nuit. Une impression bizarre lui collait à la peau. Quelque chose n'allait pas. Elle tendit la main à sa gauche, la place de Marc était vide et froide. Il n'était pas venu se coucher. Dans le noir, elle chercha l'interrupteur de la lampe de chevet à tâtons. La chambre se nimba d'une douce lueur. Qu'est-ce Marc fabriquait encore ?

Astrid en avait plus que marre de ses sautes d'humeur. Il pouvait se comporter tout à fait normalement, et même se montrer particulièrement charmant pendant plusieurs jours, et puis soudain, sans raison apparente, se replier dans sa coquille, devenir mutique et disparaître au fond de la cave à peindre des tableaux que personne n'avait le droit de voir. Subitement, il semblait ne plus se soucier du tout de sa famille, et lorsqu'il

Le deuxième sentier

prêtait attention à sa femme et à son fils, c'était pour leur adresser des regards en coin et lancer des phrases sibyllines qui mettaient tout le monde mal à l'aise.

Astrid se faufila hors du lit. Sur le pas de la porte, elle s'immobilisa. Le son d'une voix lui parvenait étouffé. Elle reconnut le timbre de Marc. Apparemment, il se trouvait dans la salle de répétition. Elle ferma les yeux et tendit l'oreille. Malheureusement elle ne parvint pas comprendre ce qu'il disait, mais la conversation était animée. Avec qui ? se demanda-t-elle. Astrid avança lentement dans le noir. Elle sentait le plancher froid sous ses pieds nus. Au bout du couloir, la salle de répétition. La porte était entrouverte. Maintenant, elle distinguait nettement les mots que Marc prononçait. Incrédule, elle s'arrêta brusquement près de la porte. Elle ne pouvait croire ce qu'elle entendait.

- Mais bon dieu, pourquoi as-tu fait ça ? POURQUOI ?

- *Tu ne comprends toujours pas ? C'est une étape essentielle de ta libération.*

- Quoi ? Mais quelle libération ? Je... Je ne suis pas comme ça. Toi... c'est toi le monstre.

- *Ah bon ? répondit Bobby en s'énervant. Et qui crois-tu que tu es ? Un bon petit peintre qui s'exile dans sa cave pour être touché par la grâce divine de l'inspiration ? Mon cul ! Tu es une merde qui a toujours vécu comme un lâche en oubliant*

Le deuxième sentier

ton passé, en m'oubliant MOI ! Et c'est comme ça que tu me remercies, en me traitant de monstre ?

- Mais tu l'as mutilée bordel ! Tu l'as mutilée et tu l'as tuée !

Marc marchait seul dans la pièce à peine éclairée d'un mince rayon de lune. Il faisait des va-et-vient, s'arrêtait, repartait. Il balayait l'air de ses bras, ses yeux fixant quelque chose d'invisible. Il suait à grosses gouttes. Astrid, recroquevillée derrière la porte, sentait les effluves de son mari. Elle redoutait par-dessus tout ce qu'elle allait entendre.

- *Avoue que c'était bon. Tu as bien pris ton pied hein ?* fit Bobby avec un large sourire. *Avoue !*

- C'est... horrible.

- *Putain mais lâche-toi ! Pourquoi tu refuses de te regarder ? C'est toi le petit garçon à qui ces gros porcs enfonçaient un doigt dans le cul. Ils jouissaient sur toi et repartaient tranquillement. Même ton père s'y est mis. Tu as peut-être choisi de l'oublier, mais j'ai tout vu et je peux te garantir que c'était vrai.*

- JE SAIS ! cria Marc en s'effondrant en larme. Je sais...

- *Mais je suis revenu pour toi, pour te sauver de ta condition de loque. Tu ne peux pas refuser ta propre histoire. Je peux t'offrir ce que tu as toujours voulu.*

- Je n'ai jamais rien voulu moi...

- *Mais si, réfléchis bien. Ces ombres qui se glissent sans bruit dans ta chambre, ces mains qui te frôlent, et aujourd'hui, ce désir et cette rage qui montent en toi. J'ai raison n'est-ce*

Le deuxième sentier

pas ? Tu le sens brûler au creux de ton ventre. Je t'ai offert le pouvoir et la vengeance en même temps. Souviens-toi de son regard. Tu étais le maître. Elle a fait exactement ce que tu voulais. Nous sommes les plus forts Marc, personne ne peut nous résister. Elle a essayé pourtant, tu te souviens ? C'était bon de la voir se débattre et gémir. Putain, ça c'était le pied.

Marc resta silencieux. Il la voyait sous lui, la tête renversée, gémir sous ses assauts répétés. Bobby avait raison sur ce point. Il n'avait jamais connu pareil plaisir. Sa jouissance avait commencé bien avant l'enlèvement et était retombée longtemps après. Marc se trouvait maintenant dans une sorte d'état de manque. Il se sentait euphorique. Il sentait un intense pouvoir monter du fond de son être et l'envahir. Les poils de ses bras se hérissèrent. Il frissonna de plaisir. Il se mit à rire.

- *Oui, reprit Bobby. Ça, ce n'était que la mise en bouche. Je peux te donner bien plus que ça. Je peux t'offrir le plaisir absolu. Je te promets l'orgasme total.*

- Comment ?

- *Mais bon dieu, réfléchis un peu ! Qu'est-ce que tu désires au fond de toi ? Qui était le maître suprême ? Qui détestes-tu du plus profond de tes tripes ?*

- Mon... mon père.

- *Imagine le plaisir qu'il devait ressentir. Lui, possédait la puissance ultime.*

- *Oui, je veux le crever ce con ! Je lui arracherai ses sales pognes et je lui étalerai les tripes à l'air. Il sera bien obligé de voir que c'est moi qui ai le pouvoir.*

Le deuxième sentier

- Mais ton père est déjà mort, Marc. Tu ne pourras plus te venger, jamais. Tu vas être contraint de vivre toute ta vie avec ce poids. Il reviendra hanter tes nuits, c'est certain. Tu redeviendras le petit garçon à la merci de ses mains baladeuses.

- Je sais.

- Mais il y a peut-être un moyen. Il reste quelqu'un. Le sang de ton père coule aussi dans ses veines.

- Quoi ? Tu parles de Julien ? Jamais je ne le toucherai ! Comment oses-tu me demander ça espèce d'ordure ! Barre-toi de ma tête !

- C'est le seul moyen Marc. Il a le même âge que toi lorsque ton père t'a touché la première fois. Il est comme toi, il va même jusqu'à ordonner sa chambre comme toi. C'est la seule occasion pour toi de supprimer définitivement le sang de ton père et de prendre sa place. Tu te rends compte ? Ta vengeance sera totale. Tu ne seras plus le maître... Non, tu seras un dieu.

- Un dieu... je serai un dieu...

Marc répéta cette phrase plusieurs fois. Il tournait dans la pièce en balançant la tête comme un drogué. Astrid étouffa un cri. Elle n'en croyait pas ses oreilles. Son mari était un violeur et un assassin. Il ne lui avait jamais parlé de son passé. Première chose à faire, protéger Julien à tout prix. Elle se releva et courut dans la chambre de Julien. Le garçon était profondément endormi.

- Julien, chuchota-t-elle le plus fort qu'elle put, réveille-

Le deuxième sentier

toi.

- Hein, maman ? Qu'est-ce qu'il y a ?

- Chut ! Ne dis rien et suis-moi.

- Mais maman il fait nuit.

- Oui, oui je sais mon cœur, mais c'est important, souffla-t-elle précipitamment. Viens vite.

Tenant Julien fermement par la main, elle jeta un regard prudent par l'embrasure de la porte. Tout avait l'air calme. Elle traversa le couloir sombre et pénétra dans sa chambre. Elle ouvrit l'armoire à la hâte et saisit un pantalon qu'elle se dépêcha d'enfiler. Elle chaussa une paire de tennis, extirpée de dessous une commode. Encore ensommeillé, Julien la regardait sans comprendre.

- Pourquoi tu fais ça maman ? demanda-t-il. Il est où papa ?

- Chuuut !

- Mais je veux retourner me coucher, j'ai sommeil, lâcha-t-il énervé.

Astrid s'agenouilla devant lui.

- Écoute mon cœur, je n'ai pas le temps de t'expliquer. Je te promets que tu pourras dormir dans dix minutes, mais là on doit prendre la voiture. D'accord ?

Julien hocha la tête. Astrid se releva, le prit par la main et s'approcha de la porte. Toujours personne. Sur la pointe des pieds, elle traversa le couloir sur toute sa longueur, jusqu'à la salle de répétition. Retenant son souffle, elle osa un rapide coup d'œil dans la pièce. Personne ! Son sang ne fit qu'un tour. Où se

Le deuxième sentier

trouvait Marc ? Un frisson la parcourut, elle se retourna brusquement. Devant elle, l'obscurité du couloir vide. A ses côtés, Julien restait silencieux. Il sentait que quelque chose de grave se passait. Les clés de la voiture étaient en bas, accrochées près de la porte d'entrée. Astrid s'approcha de l'escalier.

- Vite ! souffla-t-elle.

Elle dévala les marches, s'arrêtant net au rez-de-chaussée. À droite, la cuisine, à gauche, le salon, ensuite, l'entrée. Il fallait traverser le salon. Marc avait souvent l'habitude de veiller sur le canapé. Il pouvait encore y être. De leur position, le canapé tournait le dos à Astrid et Julien. Si Marc s'y trouvait, ils pouvaient ne pas le voir. Astrid fit deux pas sur la pointe des pieds en direction du canapé et tendit le cou. Par chance, il était vide. Serrant le poignet de Julien, elle s'élança vers la porte d'entrée, attrapant sans même les regarder les clés de la voiture. Ses doigts se refermèrent dans le vide.

- Merde ! cria-t-elle. Mon sac, elles sont dans mon sac, dans la cuisine. Quelle conne !

Son sang se glaça. Au même moment, des coups sourds résonnèrent dans l'obscurité. Quelque part dans la maison, Marc frappait violemment quelque chose. Il avait sûrement découvert la chambre vide. Astrid courut aussi vite qu'elle put dans la cuisine. Son sac était sur la table. Elle s'en empara et fouilla fébrilement à l'intérieur. Rien. Elle vida tout son contenu sur la table en bois. Une partie des objets tombèrent sur le sol.

- Merde, merde...

Le deuxième sentier

Les coups résonnaient toujours. Marc devait être dans une colère noire. En hâte, elle alluma, quitte à se faire repérer. Elle fouilla parmi les objets. Ses mains tremblaient, elle sentait des gouttes de sueur couler le long de ses bras. Portefeuille, cartes, tickets de caisse, lunettes, stylos, jouets de Julien, mouchoirs, plein de babioles sans importance, mais toujours pas de clés. Elle tenta de réfléchir à l'endroit où elle avait bien pu ranger ces satanées clés de voiture. Son cerveau était en ébullition. Elle passa en revue à toute vitesse tous les endroits possibles. Elle fouilla dans sa mémoire. Elle commençait à avoir la migraine.

Soudain, elle réalisa que le silence avait envahi l'espace. Plus de coup. Pas le moindre craquement. Une sueur froide coula le long de sa nuque. Où était Marc ?

- On veut partir sans moi ? dit une voix derrière elle.

Astrid se retourna lentement. Marc se tenait là, nonchalamment appuyé contre le chambranle de la porte. Ses yeux étaient écarquillés et rougis par l'absence de sommeil. Il portait une de ses vieilles chemises élimées dont il manquait plusieurs boutons. Son jean était sale et troué. D'une main, il jouait avec les clés de la voiture, de l'autre, il tenait un gros bout de bois carré. Il s'agissait d'un des innombrables morceaux de l'ancienne charpente qui se trouvaient dans l'appentis, et que Marc avait prévu de faire brûler. Astrid recula, tirant Julien derrière elle.

- Je te préviens, ne le touche pas, le menaça-t-elle.

- Je peux savoir ce qui te prend ma chérie ?

Le deuxième sentier

- Je... Je sais ce que tu veux faire à Julien, je t'ai entendu dans la salle de répétition.

- Mais je ne veux rien lui faire de mal, je ne veux que son bien, répondit-il d'un ton suppliant. Ma puce, tu crois vraiment que je ferais du mal à notre fils ?

- Je crois surtout que tu as pété les plombs Marc. Tu te rends compte de ce que tu as fait à cette fille ?

- IL M'A OBLIGÉ ! hurla-t-il soudain en s'avançant. Je l'ai fait parce que Bobby m'a dit de le faire.

- Oui, oui, je peux le comprendre, ce n'est pas ta faute, répondit tranquillement Astrid.

Elle tentait de le calmer. Il fallait gagner du temps. Derrière elle, Julien s'était mis à pleurer. Discrètement, elle cherchait une échappatoire.

- Écoute-moi, reprit-elle le plus posément possible. Tu fais peur à Julien. Tu ne veux quand même pas qu'il ait peur de son père n'est-ce pas ? Bon, tu sais ce qu'on va faire ? Toi, tu vas poser ce bout de bois, et moi, je vais te faire une grande tasse de thé d'accord ? Nous sommes tous fatigués et Julien doit dormir maintenant. Ce n'est pas une bonne idée de s'énerver comme ça. D'ailleurs, je suis sûre que Bobby pense comme moi, qu'est-ce que tu en dis ?

Marc hésita, il parut réfléchir un instant. Astrid respira. Si elle parvenait à contenir cette crise, elle appelait les flics, faisait ses bagages et se barrait de cette maison. Mais Marc réfléchit une seconde de trop, et elle s'aperçut qu'elle avait commis une terrible erreur, celle de s'en remettre à la voix

Le deuxième sentier

imaginaire de son mari.

- Bobby... il... il pense que c'est lui qui a souffert avec moi, qui a partagé mon histoire, qui est revenu pour m'aider, pour me soulager. Toi, tu t'en fiches, tu es enfermée toute la journée avec ton piano. Tu ne t'intéresses à rien d'autre. Tu ne vois rien, comme... comme ma mère. Elle non plus n'a rien vu. Je suis sûr qu'elle le faisait exprès. SALOPES ! Vous n'êtes que des salopes et je vais vous tuer !

- N... non attends, fit Astrid.

Trop tard. Marc se jeta sur elle. Il avait les yeux exorbités, le regard plein de haine et de folie. Qui diable pouvait bien piloter son esprit ? Astrid recula, trébucha sur Julien et tomba sur le sol. Son visage évita de peu le madrier qui s'écrasa sur sa main lorsqu'elle se rattrapa au bord de la table. Elle hurla de douleur. Marc réajusta son coup. Astrid envoya un coup de pied au hasard qui atteignit Marc à l'entrejambe. Il se plia et tomba à genou en grimaçant. Elle se releva à toute vitesse et se lança hors de la cuisine en traînant Julien derrière elle. Marc lui saisit la cheville au passage, la faisant tomber violemment. Sans lâcher prise, il prit de l'élan et la frappa à plusieurs reprises avec le madrier. Il ne s'arrêta que lorsqu'elle ne bougea plus. Il contempla un instant le corps inanimé d'Astrid. Sa chemise remontée dévoilait son dos nu sur lequel de larges marques rouges viraient lentement au violet. Assis à côté d'elle, Julien la regardait fixement en poussant de petits gémissements. Marc s'approcha de lui, Julien se retourna brusquement vers lui, les yeux écarquillés, le visage couvert de larmes.

Le deuxième sentier

Vas-y...

Marc souleva son fils et l'emporta dans sa chambre. La lune éclairait faiblement les collines et les vallées de jouets. Émergeant des draps, le petit visage de Julien était à peine visible dans la pénombre. Marc, assis sur le lit, restait dans l'obscurité.

Que la fête commence !

Il glissa lentement une main sous les draps. Un sentiment de puissance et de plaisir intense monta en lui lorsqu'il sentit la peau douce de Julien sous ses doigts. Il ferma les yeux et laissa faire ses mains.

- Tu vas me tuer comme Émilie, papa ? murmura Julien.

- Mais non mon cœur, jamais je ne te ferais le moindre mal.

- Alors c'est Bobby qui va me tuer ?

- Non. Bobby est venu m'aider, c'est un ami. Il ne te fera rien lui non plus. Je l'en empêcherai.

- Bobby veut me tuer, il me l'a dit le premier jour. Il m'a dit que ton sang est souillé et que je dois mourir.

*Fais-le taire. C'est MOI le chef,
c'est MOI qui t'aide, c'est MOI qui te dis ce que*

Le deuxième sentier

tu dois faire.

*Tu DOIS te venger, assouvir ton désir le plus profond.
Et après, tue-le, tue ton père, ce connard, et laisse les chiens lui
bouffer les tripes !*

Je... non... Julien...

Fais-le ou c'est moi qui m'en occupe !

Tu ne peux pas, je fais ce que je veux. Je peux te réduire au silence.

*Tu es Bobby, je suis toi. Tu sens sa peau sous tes doigts.
Tu le sens frissonner. Il a peur, il sait que tu es le maître, le
dieu, celui qui possède le pouvoir. Fais-lui ce que tu veux,
il obéira, comme la fille.*

Marc eut un sursaut. Il voulait se venger, il le devait. Bobby disait que c'était la seule solution de se libérer de ce passé, mais il ne pouvait pas tuer Julien, il ne voyait pas son père dans les yeux du petit garçon. Non, ce n'était pas l'infamie paternelle qui jaillissait dans ce regard terrorisé, c'était... lui-même. Julien possédait-il lui aussi une île imaginaire dans laquelle il se réfugiait quand la réalité devenait insoutenable ? Se cachait-il derrière des remparts de jouets, assis au milieu des collines et des vallées qui jonchaient sa chambre ? Marc tourna nerveusement la tête derrière lui, mais nul œil de cristal pour les

Le deuxième sentier

espionner du fond d'un placard.

*Venge-toi ! Libère-toi !
Fais-le ou c'est moi qui bute cette raclure.
Je lui boufferai les yeux, les mains et les tripes !*

Bobby lui gueulait dans la tête. Marc en avait la migraine. Il fut pris d'un vertige. Dans son crâne, l'arlequin se faisait menaçant. Ses yeux n'étaient plus des perles de cristal, ils s'étaient transformés en deux rubis flamboyants qui grandissaient jusqu'à occuper tout le champ de vision de Marc. Bobby lui triturait le cerveau à mains nues comme s'il enfonçait un doigt dans une blessure. Marc gémit de douleur.

TUE-LE !

- Noooooon !

Marc sauta du lit et se frappa plusieurs fois la tête contre le mur.

- Sors de ma tête enfoiré !

Des traces de sang apparurent sur la tapisserie. Il se retourna en soufflant, balayant l'espace de ses yeux fous. Il savait quoi faire. Julien, terrorisé, plaqua les draps sur son visage. Marc dévala l'escalier, sortit de la maison et sauta dans la voiture.

Où vas-tu Marc ?

Le deuxième sentier

Il ne répondit pas. Il démarra en trombe sur le sol verglacé. Dans l'obscurité, il fonça contre le mur de l'appentis qui s'écroula sous le choc. Une pierre s'écrasa sur le pare-brise. D'un mouvement brusque, Marc passa la marche arrière. La boîte de vitesses cria, les pneus patinèrent sur la neige. La voiture prit la direction du verger. Marc slaloma entre les arbres, défonça la barrière au fond du jardin et s'engagea à toute allure dans le chemin. Il agrippait le volant de toutes ses forces. Bobby hurlait dans sa tête, lui intimant l'ordre de revenir et d'achever sa tâche. La voiture raclait les bords du chemin, trop étroit pour elle. Marc regardait fixement droit devant lui.

À la sortie d'un virage, la voiture dérapa et fit une embardée. Marc freina et contre-braqua de toutes ses forces, mais rien ne put arrêter le mouvement. Le paysage effectua un tour complet devant ses yeux. La voiture finit sa course brutalement dans un ruisseau. Marc resta étourdi quelques instants. Il ressentit une vive douleur au bras droit. Il essaya de sortir de la voiture, mais la portière était bloquée. Il dut s'y reprendre à plusieurs fois en lançant de grands coups de pieds pour faire céder la portière. Il parvint finalement à s'extirper de la carcasse. Autour de lui, la campagne s'étendait dans l'obscurité. La neige, plus fine depuis quelques jours, luisait faiblement sous les rayons de la Lune. Les arbres se balançaient silencieusement autour de lui. De l'autre côté du ruisseau, la lisière de la forêt se dressait, compacte et sombre. Les Sous-Roches, la Mauvise.

Le deuxième sentier

Sans se soucier un instant de la température glaciale de l'eau, il traversa le ruisseau en courant. De l'autre côté, le chemin menant au Castel Noyant s'ouvrait dans l'obscurité. Marc s'élança à toute allure, trébuchant contre des racines et s'égratignant sur des épines noires. Rapidement, le chemin s'inclina, l'obligeant à grimper de plus en plus à flanc de colline. Le souffle lui manqua, sa respiration devint sifflante, mais il ne ralentit pas l'allure. Il courait à perdre haleine. Ses pieds dérapaient sur la pellicule de givre qui recouvrait le chemin. Les branches basses lui fouettaient le visage. La forêt semblait se resserrer sur lui.

Soudain, des bruits de craquement résonnèrent entre les troncs. Ils se firent de plus en plus pressants. Le sang lui battit les tempes. Quelqu'un le suivait dans le noir. Il forçait l'allure, s'accrochant à tout ce qu'il pouvait saisir pour accélérer. Les bruits se rapprochèrent. La chose se déplaçait plus vite que lui. Il n'osait pas tourner la tête. Alors qu'il sentait son souffle dans son cou, la clairière apparut. Devant lui, la forteresse brillait d'une lueur incandescente, lançant vers le ciel ses tours, hautes et fières. Un vent fort se leva, balayant la neige qui s'éleva autour du château en tourbillonnant.

*Tu penses pouvoir résoudre tes problèmes ici ?
Quel idiot. Tu entres dans mon royaume.
Tu cours à ta perte.*

Le deuxième sentier

Marc ne l'écoula pas. Sans perdre une seconde, il se rua vers les remparts. Il n'eul aucun mal à repérer l'entrée. La scène de crime avait été balisée. Marc traversa les banderoles rouges et blanches et plongea dans le trou.

Le deuxième sentier

XV

Marc tomba dans le noir. Au bout d'un temps qui lui parut interminable, il atterrit sur le sol, dur et froid. Il se releva lentement, palpant chaque partie de son corps à la recherche d'une éventuelle blessure, mais la chute ne semblait pas l'avoir affecté. Seul son bras droit, blessé lorsque la voiture avait plongé dans le ruisseau, le lançait encore. Debout, au milieu de ce qu'il sentait être un vaste espace, il dut attendre un long moment avant que son regard ne s'habitue à l'obscurité. Bobby s'était tu. Marc perçut un léger et fugace courant d'air à sa gauche. Quelque chose venait de le frôler sans un bruit. La chose qui le poursuivait dans la forêt était-elle entrée avec lui ?

- Bobby ! cria-t-il dans le noir.

Sa voix se répercuta dans le lointain avant de s'évanouir.

- Je suis revenu ! Tu sais pourquoi je suis là.

Pas de réponse. Doucement, une lueur apparut loin devant lui. Elle émanait d'un couloir voûté, juste assez grand pour se tenir debout. Marc se dirigea vers la lumière. Les

Le deuxième sentier

pierres de la voûte, grossièrement taillées, étaient noircies par le suif des torches alignées à intervalle régulier le long de la galerie. Marc observa le conduit avec méfiance. Où était le piège ? Après un instant d'hésitation, il s'y engouffra et se mit à courir aussi vite qu'il pouvait. Il fallait trouver Bobby, dénicher son repère au plus profond des souterrains. Au bout du couloir, celui-ci se divisa en deux chemins. Marc s'arrêta un instant et prit celui de droite. Sous ses pieds, les pierres lisses succédaient aux pierres lisses, les torches défilaient les unes après les autres, toutes identiques. Une autre patte d'oie, encore à droite, encore un long couloir. Le chemin s'inclina légèrement. Il descendait. Soudain, une lourde porte en bois apparut brusquement à sa gauche. Marc s'arrêta. Une voix qu'il connaissait bien filtrait de l'autre côté. Il poussa la porte.

Il fut aussitôt aveuglé par une puissante lumière. Les yeux à moitié fermés, une main devant le visage, il tenta de voir d'où provenait cette voix, mais un épais brouillard envahissait l'espace et masquait les murs et le plafond. Marc essaya de le dissiper en le chassant des mains. Deux silhouettes incertaines apparurent. Il s'approcha. La première silhouette, de dos, semblait se pencher sur quelque chose. Marc s'approcha encore. C'est alors qu'il la reconnut.

Émilie était allongée, nue. Ses pieds étaient attachés ensemble avec de la grosse corde. Elle gémissait et haletait. Elle était vivante. Marc eut peur, il ne voulait pas voir ça, mais l'homme sentit sa présence et se retourna. Marc eut un sursaut, la nausée lui monta d'un coup à la gorge. Il tomba à genou et

Le deuxième sentier

vomit de la bile. L'homme qui avait tourné la tête vers lui comme une bête aux aguets était Marc lui-même, un Marc hirsute à la face déformée par la haine. Son visage et ses mains étaient maculés de sang. Ses yeux rouges et exorbités exprimaient une intense folie. Devant lui, Émilie se vidait de son sang. Marc ne voulut pas en voir plus. Il se releva avec peine et se traîna hors de la pièce. Il se retrouva dans le couloir, crachant des filets de bile. Un instant plus tard, toute trace de la porte avait disparu.

- Salaud ! cria Marc. Espèce de salaud ! Tu as fait exprès de me montrer ça. Mais ce n'est pas moi qui l'ai tuée, j'ai vu tes yeux. C'est toi qui l'as regardée mourir, pas moi ! Mais je vais t'empêcher de recommencer, je connais ton point faible.

Je peux encore te convaincre...

Une brume de chaleur envahit le couloir, les détails se troublèrent et se fondirent entre eux. Marc eut le vertige. Il ferma les yeux de peur de perdre l'équilibre. Lorsqu'il rouvrit les paupières, un rai de lumière lui frappait faiblement l'œil droit. La pièce était baignée d'une infime lueur bleutée, mais il découvrit qu'il avait acquis une puissante acuité visuelle. Chaque détail de la pièce lui sautait aux yeux et se dessinait avec précision. Au fond, un petit garçon était couché sur son lit, les bras en croix.

Soudain, un grincement de porte. Marc voulut prévenir le petit garçon, bondir hors du placard pour lui venir en aide, mais

Le deuxième sentier

ses jambes de tissu refusèrent de bouger. Une ombre passa à sa gauche et s'approcha du lit. Le petit garçon ne bougeait pas. L'ombre se pencha sur lui et lui murmura des choses à l'oreille. Elle lui caressa la poitrine, promena ses doigts le long de ses cuisses. Marc voulut fermer les yeux, mais ils restaient désespérément grands ouverts, braqués sur le lit. Il voyait l'homme caresser le petit garçon, se caresser contre lui. Il le voyait jouir sur ses cuisses. Le petit garçon, inerte, ne réagissait pas. Il semblait être parti ailleurs, loin. Marc eut un haut-le-cœur, il ne pouvait plus supporter ces mains, ces terribles mains qui s'agitaient et promenaient leurs doigts fouineurs aux endroits les plus intimes. Une bouffée de haine envahit Marc. De toutes ses forces, il tenta de se dégager du corps de l'arlequin de tissu dans lequel il était enfermé. Au prix d'un incroyable effort, il se retrouva, suffoqué, au milieu du dédale de couloirs sombres.

- Il... il faut en finir avec ça Bobby. Il n'y a qu'une façon de résoudre définitivement ce problème.

*Alors je vais devoir te forcer la main.
Jusqu'à maintenant je t'ai laissé ton libre arbitre, je pensais
que tu voulais t'en sortir par toi-même.
Désormais, c'est moi qui prends les commandes.*

Marc sentit le sol trembler sous ses pieds. La lumière des torches vacilla.

Le deuxième sentier

Je viens te chercher...

Marc se retourna. Au bout du couloir, une ombre emplissait tout l'espace. Elle fondit sur lui à toute vitesse. Marc s'élança dans l'autre sens. Il devait trouver une issue avant que l'ombre ne le rattrape. Il courait à perdre haleine, changeant de direction à chaque croisement. Les souterrains formaient un véritable labyrinthe qui s'enfonçait dans les tréfonds du château. Bientôt, il se retrouva dans de simples galeries de terre, rétrécissant à chaque pas. Il dut se courber pour avancer. Le sol argileux collait sous ses chaussures, le ralentissant de plus en plus. Derrière lui, l'ombre gagnait du terrain dans un bruit de tempête.

Je vais te manger Marc...

Je vais ingurgiter ton cerveau et prendre possession de ton corps.

Rien ne sert de t'enfuir, tu ne peux rien.

Marc ne répondit pas. Chaque pas de plus était un pas vers la fin du cauchemar. La chose se rapprochait, elle allait le rattraper d'un moment à l'autre. Vite, trouver une issue, mais comment faire ? La galerie se transformait en boyau étroit. Marc rampait à quatre pattes maintenant dans la vase et la quasi-obscurité. L'air était lourd et chaud. Marc suffoquait. Ses coudes s'enfonçaient dans une substance gluante. Le sol exhalait une terrible puanteur. Une puissante lumière éclaira Marc par

Le deuxième sentier

derrière, dans un seul et unique flash.

Je te vois mon lapin ! Cours, je suis le loup.

Durant un millième de seconde, Marc aperçut les parois couvertes de sang. Il rampait sur un matelas d'entrailles.

*Tu rêvais de voir leurs tripes à l'air !
Tu veux leurs mains aussi ?
Regarde !*

Un second flash illumina le boyau, projetant l'ombre crue de Marc sur les parois. Il étouffa un cri, des milliers de mains amputées étaient fichées à même les murs. Il était maintenant obligé d'avancer en sentant leur désagréable contact contre ses côtes. Le boyau se rétrécit encore, obligeant Marc à déployer toutes les forces qui lui restaient pour avancer. Il était au bord de l'asphyxie, pataugeant péniblement dans le borborygme dont l'odeur de cadavre lui prenait les narines et lui brûlait la gorge. À quelques mètres derrière lui, la chose était sur le point de se jeter sur lui et de le déchiqueter. Marc sentait déjà l'ombre de Bobby le submerger. Au bord de l'évanouissement, il atteignit l'extrémité du boyau. Il agrippa le rebord et tira de toutes ses forces. Il s'écrasa au sol, deux mètres en contrebas. Une pièce, de l'air ! Il se releva rapidement. Il devait trouver les oubliettes et enfermer Bobby à tout jamais au fond de ces catacombes. Il s'élança droit devant lui, mais une violente douleur à la gorge le

Le deuxième sentier

stoppa dans son élan. Des doigts puissants enserrèrent son cou et lui ramenèrent violemment la tête en arrière.

Bobby souleva Marc de terre et le tint face à lui. Son corps d'arlequin multicolore était immense. Sa face était fendue d'un sourire haineux, surmonté de deux perles de cristal qui brillaient comme deux soleils.

Enfin... nous nous retrouvons...

Il approcha Marc de sa tête pantelante. Les grelots de son chapeau tintèrent. Le tissu qui dessinait sa bouche se déchira et Bobby se prépara à l'engloutir dans l'orifice qui lui faisait office de gueule. Marc hurla. Il se raccrocha à tout ce qu'il pouvait, aux grelots du chapeau, au visage, aux yeux flamboyants de Bobby.

Je te vois...

Marc agrippa l'œil gauche de Bobby et tira aussi fort qu'il le put. Le tissu céda et Marc tomba au sol. Bobby chancela, déstabilisé. Il commença alors à émettre un grondement sourd à peine audible, mais qui submergea Marc avec une telle puissance qu'il sentit tous ses os vibrer. Il eut le souffle coupé. Le grondement, qui résonnait comme un tremblement de terre, se transforma alors en un hurlement suraigu. Bobby criait de plus en plus fort, libérant une douleur et une colère sans fin. Il écarta les bras et releva lentement la tête, déployant sa gorge. Le hurlement devint semblable au crissement d'une craie sur un

Le deuxième sentier

tableau. Il était si fort et si aigu que Marc se jeta au sol en se plaquant les mains sur les oreilles. Le sol commença à trembler et à se fissurer. Des morceaux de murs et de plafond tombaient autour de lui avec fracas. Il ne fallait plus perdre une seconde. Marc courut droit devant lui. Les oubliettes étaient toutes proches, il le sentait. Il suffisait de les désirer suffisamment fort. Bobby se lança à ses trousses. Il hurlait derrière lui, raclant les murs et faisant trembler le sol sous ses pas.

Tu vas souffrir !

La tête de Marc était prête à exploser, pleine de la colère de Bobby. Une odeur de terre humide et de moisissure se répandit dans la galerie. Au plus profond des souterrains du château, Marc déboucha dans une vaste salle circulaire. Une mousse noirâtre et gluante recouvrait le mur de pierre. Dans un courant d'air glacial, une odeur fétide s'échappait du fond de l'immense fosse qui trônait au milieu de la pièce. En équilibre au bord du gouffre, Marc se retourna vers Bobby qui fondit sur lui en hurlant.

- Tu as raison Bobby, lança-t-il, je suis le maître, le seigneur de ce château, et je te condamne à errer au plus profond de ses souterrains pour l'éternité.

Il plongea dans la gueule béante.

Noooooooooon !

Le deuxième sentier

L'entrée du trou rapetissa à une vitesse fulgurante, et ne fut bientôt plus qu'un point de lumière qui s'évanouit dans l'obscurité. Marc sentait le vent fouetter son visage. Il se rappela les premiers rayons du soleil dans la vallée. Je t'ai bien eu, se dit-il en souriant.

Le deuxième sentier

Épilogue

Un soleil de plomb frappait le bitume. La Porsche avalait les kilomètres seule sur l'autoroute. Le mois de mai battait un record de température.

- Je peux avoir de l'eau maman ?

Astrid se retourna et tendit une bouteille à Julien. Des lunettes de soleil profilées masquaient son regard. Elle sourit à son fils.

- C'est encore loin ? demanda Julien.

- Non, on est presque arrivé maintenant.

Astrid avait quitté la vallée cinq jours après la nuit au cours de laquelle Marc avait tenté de la tuer. Traumatisée, elle avait dû affronter le regard accusateur du voisinage après que les tests ADN aient formellement désigné son mari. Comment ne pouvait-elle pas être au courant ? murmurait-on. Mais surtout, elle avait dû trouver seule les mots pour tout expliquer à Julien, alors qu'elle-même n'avait pas toutes les réponses. Antonin et sa femme furent ses seuls soutiens dans cette épreuve, les seuls à

Le deuxième sentier

ne pas douter de son innocence. Ce sont eux aussi qui la poussèrent à se rendre à la sortie du cimetière le jour de l'enterrement d'Émilie. Ce jour-là, le soleil brillait dans un ciel bleu immaculé. La neige fondait par plaques entières et le chant des oiseaux avait accompagné le cortège funèbre. Astrid avait regardé de loin, la tête vide. Comment aurait-elle pu imaginer, le jour où Marc et elle avaient emménagé dans la vallée, qu'elle assisterait quelques mois plus tard aux obsèques d'une fillette tuée par son mari ? Lorsque la cérémonie s'était achevée, Astrid s'était approchée des parents d'Émilie, mal à l'aise. Ils s'étaient longuement regardés, sans rien dire. Aucune colère ne transparaissait dans les yeux de Sylvie et de Benoît, mais Astrid avait compris qu'elle n'était plus la bienvenue dans la vallée. Elle ne tenait pas non plus à rester. Elle voulait tourner la page, changer de vie.

Elle avait alors trouvé un appartement à Paris et avait pris la route sans se retourner. Maintenant, Julien avait son rendez-vous hebdomadaire avec un psychiatre et Astrid s'était plus que jamais réfugiée dans la musique. Elle avait regagné les salles de concert, et chaque soir, la soliste chassait son passé sous la lumière des projecteurs.

Elle n'avait conservé que deux liens avec son histoire tourmenté. Le premier était l'œuvre picturale de Marc. Les toiles qu'il avait exécutées étaient remarquables. Astrid avait décelé l'apogée de son art dans les peintures entassées au fond de la cave. Elle ne pouvait se résoudre à les détruire malgré toute la douleur que lui provoquait la simple vue de ces

Le deuxième sentier

représentations torturées, mais la simple idée que des critiques puissent s'extasier devant des créations inspirées par le viol et le meurtre lui était plus insupportable encore. Astrid décida de les conserver dans le coffre d'une banque.

La voiture pénétra à allure réduite dans une allée bordée de chênes. Elle fit le tour d'une fontaine asséchée et stoppa devant le perron d'une imposante bâtisse. Astrid pénétra dans le hall, suivie de Julien. Elle se dirigea vers un bureau, salua la jeune femme qui se trouvait derrière et lui tendit une feuille. L'hôtesse pria Astrid de prendre place sur l'un des sièges présents dans le hall. Astrid remarqua que, bien qu'il fasse très chaud à l'extérieur, une agréable fraîcheur régnait dans la grande pièce. En face d'elle, un vieil homme attendait lui aussi sur une chaise. Appuyé des deux mains sur sa canne, il regardait fixement le sol.

Finalement, un homme descendit lentement le grand escalier central et appela Astrid. Elle se leva, prit Julien par la main, et s'avança vers l'homme. Il avait la quarantaine et l'air calme et sérieux de ceux qui ont du tact et de l'expérience.

- Suivez-moi, dit-il à Astrid.

Ils sortirent de la bâtisse. Les graviers crissaient sous leurs pas. Les oiseaux pépiaient gaiement dans les arbres. Derrière le bâtiment, un vaste jardin s'étendait jusqu'à la lisière d'un petit bois. Des chemins de graviers ocre serpentaient entre des rangées de haies et d'arbres parfaitement taillés. À côté d'une femme habillée de blanc, Marc était là, assis dans un fauteuil roulant. Il ne réagit pas lorsque Astrid et Julien lui

Le deuxième sentier

dirent bonjour.

- Promenons-nous un instant, dit l'homme. Ça lui fera du bien.

- Vous êtes sûr qu'il remarque seulement notre présence ? demanda Astrid en poussant le fauteuil dans l'allée.

- Vous savez, répondit le médecin, la violence avec laquelle il a érigé ses barrières mentales l'a coupé de notre monde. Nous ne savons pas actuellement jusqu'à quel point son psychisme s'est déconnecté de la réalité. Peut-être a-t-il une vague conscience de votre présence. Peut-être que votre odeur ou votre voix lui rappellent des souvenirs.

- Pourquoi est-il comme ça ? Je veux dire, qu'est-ce qui s'est passé dans sa tête pour qu'il soit dans cet état ?

- Notre esprit est sans cesse tiraillé entre plusieurs forces. Parfois, certaines personnes sont envahies par leurs pulsions sans pouvoir les arrêter. Mais leur esprit résiste, alternant périodes pulsionnelles et moments de lucidité. Et puis arrive un jour où le combat est trop violent pour l'esprit, et celui-ci décide de tirer le rideau. La personne sort du jeu et ôte toute signification à ce qui l'entoure. Certains de nos patients vivent dans la sensation immédiate. Pour eux, un rayon de lumière n'est rien d'autre qu'une vague impression de chaleur sur leur joue, et leurs membres ne sont que des formes qui passent devant leurs yeux. Mais d'autres tombent dans la négation de tout. C'est ce qui arrive à votre mari. Il a coupé toute forme de contact avec l'extérieur.

- Est-ce qu'il restera comme ça pour toujours ? demanda

Le deuxième sentier

Astrid d'une voix cassée.

- Nous n'en savons rien. Peut-être. Le fait que vous l'ayez retrouvé dans cet état dans sa voiture après cet accident dans le ruisseau indique que le traumatisme a été d'une grande violence. Vous savez, il évolue maintenant dans un monde à lui, peuplé de rêves, d'angoisses et de sensations, loin de l'univers rationnel dans lequel nous évoluons. Avec du temps et de l'aide, il peut reprendre partiellement contact avec le monde qui l'entoure.

Astrid regarda tristement son mari. Les yeux de Marc n'exprimaient rien. Son regard était perdu au loin. Cependant, un détail intrigua la jeune femme. Marc semblait détendu à l'exception de sa main droite, solidement fermée.

- Pourquoi sa main est-elle fermée ainsi ? demanda-t-elle.

- Ah oui, ça, remarqua le médecin. J'allais justement vous en parler. Il semblerait que ce soit le dernier lien que votre mari conserve avec la réalité. C'est d'ailleurs la seule chose qui le fasse réagir. Il tient un objet fermement depuis son arrivée. Nos infirmiers ont essayé de le lui enlever de la main le premier jour, mais ça a provoqué une crise. Il est devenu incontrôlable, à tel point que nous avons décidé de le lui laisser.

- Qu'est-ce que c'est ?

- D'après ce que nous avons pu voir, nous pensons qu'il s'agit d'une sorte de perle en verre ou en cristal. Vous avez des bijoux de la sorte madame ?

- Non, pas à ma connaissance, répondit Astrid.

- En tout cas, ça peut être bon signe. Cela signifie que cet objet représente quelque chose pour lui et qu'il n'a pas

Le deuxième sentier

totalément perdu pied.

Le téléphone du médecin sonna. Il répondit.

- Je dois vous laisser, on a besoin de moi au deuxième étage. Prenez tout le temps nécessaire avec votre mari. À bientôt.

Au bord d'une allée, entre deux haies de troènes, Astrid et Julien s'assirent sur un banc aux côtés de Marc. Devant eux, le soleil déclinait lentement, les premières étoiles commençaient à briller. Une brise tiède leur caressait le visage. La nuit serait magnifique.

www.garvanese.com

LE DEUXIEME SENTIER

GUILLAUME GARVANESE

Astrid est une pianiste virtuose, Marc, un peintre reconnu. Avec leur fils Julien, ils décident d'emménager dans une vieille maison de campagne. Le cadre est idyllique et la famille se prépare à mener une vie de rêve au coeur de la vallée.

Mais quelque chose brille dans le lointain : les hautes tours d'un château oublié, planté sur une terre maudite. Au fond des souterrains de l'antique forteresse, une petite voix se fait entendre. Revenue du passé, elle réclame vengeance.

Que la fête commence...

Photo : deviantART

